67552

COLLECTION HETZEL.

LES SECRETS DE L'OREILLER

PAR

EUGÈNE SUE.

5

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

LEIPZIG,
ALPHONSE DÜRR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1858

Digitized by Google

III. 1. I. 52 (5

Digitized by Google

I

L'entretien de Wolfrang et du forçat libéré se prolongea.

La fin de l'histoire de notre martyr du dévouement fraternel était logique, et son caractère d'une naïveté sublime.

Persistant dans son refus de répondre aux interrogatoires du magistrat, M. Dubousquet parut devant les jurés. M. de Francheville, son accusateur de la veille, comptait parmi eux.

Les débats durèrent à peine une demi-heure; le prévenu allait au-devant de toutes les ques-

Digitized by Google

tions par ses aveux impatients, brusques et empreints d'une sorte d'amertune. Le malheureux avait hâte d'en finir; il souffrait horriblement d'être exposé aux regards des juges et du public comme un malfaiteur.

Oui, par suite de cette disposition de son caractère qui rendait son sacrifice doublement héroïque, M. Dubousquet éprouvait une honte, une humiliation dévorante dès qu'il se trouvait en contact avec les hommes; il ne retrouvait le calme et l'apaisement que lorsqu'il était, disait-il, — seul avec sa conscience.

La brusquerie des réponses de l'accusé durant son procès, la crudité de ses aveux, que ne tempérait pas même l'apparence du repentir, passèrent et durent passer, aux yeux des jurés, pour le comble de l'endurcissement et du cynisme!

Ce n'est pas tout; depuis son entretien avec M. Borel (présent à l'audience comme témoin), M. Dubousquet était obsédé de la crainte que l'on ne soupçonnât son frère; car il était, en effet, difficile de se rendre compte de ce fait presque inexplicable, à savoir : que le prévenu de cette tentative de vol et de meurtre possédait quelque fortune et avait mené jusqu'alors une conduite honorable, certifiée par les chefs de l'administration où il remplissait un emploi, lesquels,

interrogés sur la moralité de M. Dubousquet, déposèrent en sa faveur ; — ce dont il se désolait, quoiqu'il ressentît atrocement la honte d'être assis sur la sellette des criminels ; mais, en vertu de la logique de son dévouement, tout ce qui tendait à l'innocenter pouvait devenir redoutable à son frère.

L'accusé ayant refusé de choisir un avocat, on lui nomma un défenseur d'office ; celui-ci, en présence des aveux réitérés de son client, qui rendaient la défense impossible, commença de la sorte sa plaidoirie :

— Messieurs les jurés, l'accusé, en avouant avec une si surprenante et si incroyable opiniâtreté les faits dont il est prévenu, me ferait, par la persistance même de ces aveux inouïs, presque douter de sa culpabilité, surtout si je songe à sa vie si longtemps irréprochable ; mais, malheureusement, les faits existent : une tentative d'effraction a été commise... le sang a coulé... soit ; et cependant... l'accusé, malgré ses aveux... l'accusé est-il bien réellement l'auteur de ces faits ? Examinons...

A ces mots, qui exprimaient un doute sur sa culpabilité, M. Dubousquet fut saisi d'épouvante ; son défenseur était sur la voie de la vérité...

— Je crus mon pauvre frère perdu, dit à ce sujet le repris de justice à Wolfrang. — Heureusement, le ciel m'inspira... et, interrompant l'avocat avec une ironie féroce..., dont je me croyais bien incapable, mon Dieu ! je dis froidement, en m'adressant au garçon de caisse, cité comme témoin, à peine convalescent, la tête encore enveloppée de bandages, et assis non loin de mon banc :

» — Réponds donc à l'avocat... qui demande si je suis le meurtrier... Tu m'as vu entre tes deux yeux, toi... gredin... qui m'as empêché de faire un si bon coup !... »

L'effroyable cynisme de ces paroles, cette insulte de l'accusé à sa victime, soulevèrent l'horreur de l'auditoire et du tribunal ; des imprécations menaçantes s'élevèrent contre M. Dubousquet, du sein de la foule.

— Malheureux ! — s'écria le président du tribunal, — vous osez encore outrager celui que vous avez assassiné !

— Sans lui, je mettais la main sur une centaine de mille francs, et je ne serais pas ici ! — répondit M. Dubousquet avec un sang-froid effrayant. — Ce gueux-là m'a fait perdre le fruit de mes combinaisons... Je m'étais logé à proximité de la maison du banquier, afin d'être à

portée de m'introduire chez lui et de forcer sa caisse; je n'ai que trois misérables mille livres de rente et j'en voulais avoir dix mille, chiffre rond; quelques paquets de billets de banque réalisaient mes vœux, et, le vol fait, personne au monde ne me soupçonnait : j'étais couvert par mes honorables antécédents... Cette canaille de garçon de caisse est donc la cause que j'ai manqué de m'enrichir une bonne fois et que je suis ici; et vous voulez, messieurs, que je regrette de l'avoir assommé? Allons donc!... vous voulez rire, ou vous ne connaissez pas le cœur humain!... J'ai d'abord refusé de répondre, afin de voir quelle tournure prendrait l'affaire. J'espérais pouvoir tout nier; mais, en homme de bon sens, j'ai reconnu que c'était impossible en présence des faits, et j'ai tout avoué. Mon parti est pris... le bagne m'attend... j'irai au bagne, d'où je compte bien m'évader; mais, puisque j'ai tout avoué, jour de Dieu!... finissons-en! car, depuis les juges jusqu'à mon avocat... personne n'est amusant ici; je vous l'apprends, si vous l'ignorez.

Cette réponse odieuse était fort habilement calculée; car, en montrant l'accusé cupide, dissimulé, méditant de longue main sa criminelle tentative à l'abri de la bonne renommée dont il

jouissait, ces antécédents honorables tournaient contre lui, et le cynisme de ses aveux, ainsi motivé, éteignait tout sentiment de pitié pour lui et redoublait l'aversion qu'il inspirait.

Cette réponse réussit au gré des vœux de M. Dubousquet, et son avocat, indigné, quitta l'audience, convaincu dès lors d'une scélératesse dont il avait pu douter un instant.

En vérité, l'esprit reste confondu, lorsque l'on réfléchit que cette réponse, digne d'un criminel endurci, avait pu être improvisée par cet homme dont la timidité naïve égalait la bonté angélique, et qui ressentait si cruellement les mépris et l'horreur de ceux qui le croyaient un criminel. Cette contradiction semblerait incroyable, si l'on ne savait quels prodiges peut enfanter le dévouement.

— Lorsque, le lendemain, je lus dans le journal les paroles que j'avais prononcées en interrompant mon avocat, — dit à Wolfrang le forçat libéré avec sa touchante ingénuité, — je pouvais à peine en croire mes yeux ; il me fallut longtemps interroger ma mémoire pour me persuader que j'avais réellement répondu de pareilles scélératesses.

» Mais je parlais sous le coup de mon épouvante de voir soupçonner ou accuser mon frère...

La présence de M. Borel, qui ne me quittait pas des yeux... et qui savait mon secret, redoublait ma terreur... Cette surexcitation m'aura sans doute donné de l'aplomb, de l'imagination, et j'aurai dit précisément ce qu'il fallait dire... pour paraître un grand criminel.

» Je n'aurais jamais, au grand jamais, imaginé de sang-froid une telle réponse; il paraît que j'étais vraiment effrayant, à ce que rapportait le journal. C'est bien possible, puisque lorsque je ne me suis plus entendu parler... (car par une singulière hallucination de mon esprit, il me semblait, en répondant ainsi, entendre une autre voix que la mienne), le public a redoublé ses imprécations contre moi, tandis que le tribunal et les jurés me regardaient avec horreur... »

Il va de soi que l'accusé, en raison de son abominable cynisme, fut condamné au maximum de la peine, — aux travaux forcés à perpétuité.

Dirigé sur le bagne de Brest, il y arriva mourant, n'ayant pu résister à la réaction physique de tant de secousses morales, et, étant d'ailleurs, d'une assez chétive santé.

Sa guérison achevée, il revêtit la casaque rouge et coiffa le bonnet vert, signes distinctifs des condamnés à perpétuité.

Il fut accouplé à la même chaîne qu'un ro-

buste forçat nommé Landry, voleur et assassin, homme indomptable et féroce, l'effroi de la chiourme. La douceur angélique de M. Dubousquet apprivoisa ce monstre.

Un mot à ce sujet. Nous l'avons dit ailleurs, et souvent, à l'appui de notre foi religieuse dans LA BONTÉ NATIVE DE L'HOMME, nous n'admettons point la *tache originelle*. Les plus grands scélérats, toujours poussés au crime par l'ignorance, par la misère, par l'abandon, par le mauvais exemple, par la subversion de leurs forces passionnelles, ou, enfin, par certains vices constitutifs de l'état social, — les plus grands scélérats ne sont pas scélérats tout d'une pièce, et presque toujours ils sont encore accessibles à de bons sentiments.

La fièvre du crime n'est qu'un phénomène dans l'état normal de l'âme, de même que la fièvre proprement dite est un phénomène dans l'état normal du corps. Les accès de l'une comme ceux de l'autre peuvent non-seulement se guérir, mais se prévenir, de même que les gens soumis dès l'enfance à une hygiène sévère, salubre et prévoyante, acquièrent une complexion saine, robuste, et sont rarement malades.

L'accès du mal moral, de même que le mal physique, est passager; c'est une perturbation

momentanée des notions du juste et de l'injuste; mais, bientôt, ces éternels et divins principes reprennent leur équilibre dans les âmes les plus endurcies; chez elles, le mal n'est jamais la condition normale, elle est accidentelle; leur accès de crime passé, le voleur et l'assassin redeviennent, ainsi que l'on dit, *des hommes comme les autres*, ayant conscience du bien et du mal, accessibles aux sentiments généreux jusqu'au moment où leur raison, troublée par un nouvel accès, les pousse à un nouveau méfait; après quoi, ils retombent dans la loi commune de l'humanité; ils ne sont, pendant les cinq sixièmes de leur vie, ni pires ni meilleurs que le commun des hommes, et ils ont alors souvenir et repentance de leurs méfaits, puisque, nous le répétons, ils ont, qu'ils le veuillent ou non, conscience du juste et de l'injuste.

C'est une erreur ridicule que de croire que le voleur et l'assassin vivent constamment sous l'empire de cette pensée : « Je fais bien de voler et de tuer. » Cela n'est pas vrai. Ils ont parfaitement conscience que le vol et le meurtre sont des forfaits condamnables et punissables.

Donc, nous avons dit comment, et nous venons de tenter d'expliquer pourquoi la douceur angélique de Dubousquet apprivoisait son com-

pagnon de chaîne, le forçat Landry, homme d'une force herculéenne et la terreur du bagne.

Les coups de bâton, les doubles fers, le cachot, étaient impuissants à dompter cette nature rebelle à la force; mais quelques paroles bienveillantes, un touchant appel aux sentiments généreux, célestes trésors toujours enfouis, souvent à leur insu, au fond de l'âme des plus pervers, et aussitôt s'accomplissait le miracle opéré par M. Dubousquet. Sa bonté, sa résignation, son courage à supporter les rudes labeurs, malgré sa faiblesse, intéressèrent à lui Landry, son compagnon de chaîne; seulement, il ne pouvait concevoir comment Dubousquet, si timide, si affectueux, avait eu jamais l'énergie du crime, et il lui répétait sans cesse :

— Comment!... toi... toi... tu as volé ?... tu as assassiné ?

— Il faut bien que ce soit, — répondait Dubousquet, — puisque je suis ici.

— Tu as assassiné... toi, si bonasse... si maigrelet? — reprenait l'hercule à bonnet vert. — C'est étonnant! tout le monde s'en mêle donc?

— Quoi d'étonnant? — répliquait Dubousquet; — vous vous mêlez bien, vous, d'être bon pour moi en m'épargnant le plus de fatigue

que vous pouvez quand nous allons aux travaux de force...

— C'est tout simple : tu es faible, je suis robuste, ça ne me coûte rien de te soulager.

— Et puis vous êtes bon...

— Je suis bon... je suis bon... quand je n'ai pas autre chose à faire ; je suis bon quand je n'ai pas intérêt à être méchant, tonnerre de Dieu !

— Ne vous fâchez point, Landry ; c'est justement là ce que je voulais dire... Oui, l'occasion fait le larron, n'est-ce pas ?

— C'est malin !... Et puis après ?

— Donc, sans occasion, il n'y aurait pas de larron ?

— T'es fin comme Gribouille, toi... Parbleu ! si je n'avais pas eu de pipe, on ne m'aurait pas volé la mienne hier... un brûle-gueule que je culottais depuis six mois !... Ah ! si je le connaissais, le brigand !

— Le fait est qu'un pareil vol, c'est indigne ! —disait Dubousquet : — car, enfin, ce qui est à nous n'est point aux autres : pas vrai, Landry ?

— Je crois bien... ma pipe est à moi... nom d'un nom ! et si je connaissais le brigand !...

— Donc, dérober à autrui... est vilain, fort vilain. C'est ce que je me dis parfois quand je

pense au vol que j'ai commis... Et vous, Landry?

— Minute... je ne parle que de ma pipe !

— Je le veux bien, parlons de votre pipe... C'est probablement pendant la nuit qu'on vous l'a volée ?

— Pour sûr... le triple gueux !

— Supposons qu'éveillé en sursaut par le voleur, au moment où il vous larronnait votre pipe, vous ayez voulu la reprendre et qu'il vous ait tué d'un coup de couteau... qu'est-ce que vous penseriez de ça, vous, Landry?

— Je penserais... que ça serait un fier scélérat : m'assassiner parce que je défends ma pipe ! une pipe culottée !

— Croyez-vous que cet assassin-là, en admettant même que personne ne sût qu'il aurait fait le coup, fumerait toujours sans remords dans une pipe qu'il n'aurait pu posséder qu'en vous tuant?

— S'il n'avait pas de remords, mon brûle-gueule devrait la lui brûler pour de bon, la gueule, à ce brigand-là... si le bon Dieu était juste; oui, car, si je m'étais volé à moi-même une pipe si bien culottée... je ne me le pardonnerais jamais... je me le reprocherais toute ma vie.

— Eh bien, voyons, est-ce que vous croyez que ceux que nous avons tués ou voulu tuer

pour leur voler leur argent... et cet argent était à eux aussi bien que votre pipe était à vous, n'est-ce pas, Landry?

— Dame!

— Est-ce que vous croyez qu'en parlant de nous, ceux-là n'ont point aussi le droit de s'écrier comme vous : « Brigands! s'ils n'ont pas de remords, l'argent qu'ils m'ont volé en m'assassinant leur brûlerait les mains, si le bon Dieu était juste! » Hein, Landry?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

— Enfin, est-ce vrai?

— Est-ce que je sais, moi!

— Oh! que si... vous le savez bien... que c'est vrai...

— « Tiens, fiche-moi la paix! tu m'embêtes à la fin, avec tes raisons!... tu m'écœures! » — m'avait répondu Landry après un moment de sombre silence,—disait Dubousquet à Wolfrang en lui racontant cette scène. — J'étais tout joyeux. Ce malheureux distinguait toujours le bien du mal... Il avait éprouvé des remords... ou bien je les éveillais en lui, mais il ne les avouait pas, par mauvaise honte... par fanfaronnade. Je vous dis cela, monsieur Wolfrang, parce qu'il me semble qu'il y a toujours du bon chez les plus méchants. La bonté, l'amitié de

Landry à mon égard ne se sont jamais démenties pendant quinze mois que nous avons été accouplés à la même chaîne; et, lorsqu'on nous a séparés pour m'employer dans les bureaux en qualité d'écrivain, Landry, cet homme de fer, a pleuré comme un enfant... Il m'affectionnait environ comme le tigre du jardin des Plantes, qui aimait tant ce petit chien blanc qu'on avait mis dans sa cage... Du reste, six semaines après que l'on nous eut désaccouplés, Landry s'échappa de la chiourme. Je ne l'ai pas revu.

. . . . . .

Dubousquet, employé dans les bureaux du commissaire de la marine chargé de l'administration du bagne de Brest, se trouva, d'un côté, beaucoup plus heureux qu'à la chaîne, en cela qu'il s'occupait d'un travail de bureau, et que sa douceur, son zèle laborieux, la parfaite régularité de sa conduite, lui méritèrent bientôt l'intérêt des commis supérieurs.

Mais, par cela même qu'il se trouvait ainsi de nouveau en contact avec d'honnêtes gens, il ressentit derechef la poignante amertume de la honte; souffrance pour lui la plus cruelle de toutes, et elle lui était du moins épargnée lorsqu'il vivait à la chaîne au milieu des forçats :

ceux-là n'éprouvaient pour lui ni mépris ni aversion.

Chaque année, le commissaire du bagne envoie au ministre des notes sur la conduite des forçats; celle de M. Dubousquet fut tellement irréprochable, qu'au bout de cinq ans, on le porta sur le tableau des condamnés qui méritaient d'obtenir d'abord une réduction dans la durée de leur peine, et plus tard une grâce entière, si leur conduite était toujours satisfaisante.

Ainsi, la peine de Dubousquet, d'abord commuée de la *perpétuité* à quinze ans, lui fut complétement remise au bout de onze années de séjour au bagne de Brest.

Six mois avant sa libération, Dubousquet, ainsi qu'il le dit naïvement à Wolfrang, fit connaissance avec Bonhomme.

Ces premiers rapports furent tragiques.

Bonhomme venait de voir le jour, et un domestique du commissaire de la marine à qui appartenait la mère du nouveau-né, allait simplement le jeter à l'eau.

Dubousquet demanda en grâce la permission d'élever le chien; il eut la patience de le nourrir au biberon, et Bonhomme grandit, sinon en beauté, du moins en intelligence et en attachement pour son maître.

— Depuis notre sortie du bagne, cette pauvre bête et moi, nous ne nous sommes jamais quittés, — dit le forçat libéré à Wolfrang en achevant son récit. — Il a été le seul confident de mes peines et aussi de mes petits bonheurs; car je vous le répète, monsieur Wolfrang, et vous me croirez maintenant que ma vie entière vous est connue, mes bons moments sont ceux que je passe seul avec ma conscience et avec mon chien; aussi je vais le rendre fièrement heureux en lui apprenant que vous nous gardez comme locataires, quoique nous ayons été tous les deux au bagne.

M. Dubousquet prononçait ces mots, lorsque la sonnette extérieure de l'appartement retentit bruyamment, tintement auquel succédèrent deux aboiements du chien, jusqu'alors couché en dehors de la porte du salon.

— Qui peut sonner si fort? — dit Dubousquet se levant surpris et s'adressant à Wolfrang. — Vous permettez, monsieur, que j'aille voir ce que c'est?

— Je vous en prie, ne vous gênez pas... j'ai deux mots encore à vous dire.

Le forçat libéré sortit, et, répondant aux caresses de son chien, il lui dit d'une voix triomphante de bonheur :

— Nous restons ici, mon pauvre Bonhomme; mon Dieu, oui, nous restons... Ah! c'est toute une histoire... va! Je te conterai ça, ce soir.

Ce disant, Dubousquet, étant allé ouvrir la porte qui donnait sur le palier, se trouva en présence de Toinette Dubousquet, servante de M. de Saint-Prosper, fondateur de l'œuvre d'alimentation pour la première enfance.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

M. Dubousquet resta fort surpris à la vue de la servante de M. de Saint-Prosper, qu'il n'avait jamais jusqu'alors rencontrée dans la maison; car il sortait rarement et choisissait l'heure du soir pour ses promenades.

La jeune fille, habitant, d'ailleurs, depuis peu de temps ce logis, ainsi que son maître, avait été presque toujours retenue au lit par la maladie.

Toinette, très-émue, très-pâle, et à qui le

Digitized by Google

repris de justice vient d'ouvrir la porte, le contemple pendant un moment avec un mélange d'inquiétude et de curiosité.

Puis la pauvre jeune fille murmure d'une voix étouffée :

— Plus de doute ! c'est lui... Mon Dieu ! mon Dieu ! comme il ressemble à feu mon pauvre père !...

Ces mots, prononcés d'une manière presque inintelligible, ne sont pas entendus du forçat libéré, qui, frappé de la touchante physionomie de la jeune fille et surtout du trouble croissant dont elle semble agitée, car elle baisse la tête et reste tremblante au seuil de la porte, lui dit avec bonté :

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon enfant ? Donnez-vous la peine d'entrer, je vous en prie...

— Non... non, — répond Toinette se reculant et paraissant presque effrayée.

Puis elle ajoute après un moment de réflexion :

— Et pourtant, que faire?... Mon Dieu, mon Dieu... que faire ?... A qui recourir dans mon malheur ?

— Qu'avez-vous, de grâce..., ma pauvre enfant ? Vous semblez souffrante, effrayée, — de-

mande Dubousquet, de plus en plus étonné du trouble que sa présence paraît causer à la servante.

Puis il reprend :

— Je vous en supplie, mademoiselle, si vous avez quelque chose à m'apprendre..., entrez chez moi.

— Il le faut... il le faut! — murmura Toinette répondant plutôt à sa pensée intime qu'aux paroles du forçat libéré. — Ah! que dira ma mère?

Dubousquet, voyant la jeune fille faire un pas vers lui, la précède et l'introduit dans la pièce contiguë à celle où est resté Wolfrang.

A peine entrée, la jeune fille tombe avec accablement sur une chaise, et, cachant sa figure sous les plis de son tablier, fond en larmes sans articuler une parole.

Le repris de justice, de qui l'étonnement fait place à une pitié pleine d'angoisse, se rapproche de Toinette et s'écrie d'un ton profondément apitoyé :

— Pour l'amour de Dieu ! ma pauvre chère enfant, qu'avez-vous?

— Monsieur, — répond Toinette d'une voix tremblante, laissant retomber son tablier trempé de ses larmes et sans relever les yeux, c'est bien

vous, n'est-ce pas, qui êtes M. Dubousquet?

— Sans doute.

— Vous êtes de Lyon?

— Oui, mon enfant.

— Moi aussi..., monsieur, je suis de Lyon.

— Eh bien, puisque nous sommes compatriotes, cela doit vous engager à me parler avec confiance.

— Hélas! — murmura la servante en proie à une hésitation cruelle, — je n'ose... je n'ose...

— Rassurez-vous donc, pauvre enfant, est-ce que je vous fais peur?

— Non, monsieur.

Et Toinette pense à part soi :

— Il n'a pourtant pas l'air méchant.

— Si je ne vous fais pas peur, alors dites-moi franchement ce que vous désirez de moi, mon enfant... Est-ce un service? Je vous le rendrai de bon cœur... Votre jeunesse... votre figure, le chagrin que vous éprouvez... m'intéressent.

— Monsieur..., vous connaissez... ma famille...

— C'est possible... puisque vous êtes de Lyon... Mais j'ai depuis si longtemps, si longtemps, quitté cette ville..., que je n'y ai plus

guère de connaissances... Enfin, comment vous nommez-vous?

A cette question, nouvelles hésitations de Toinette; elle ne peut encore les vaincre, et, atermoyant, ainsi que ceux qui reculent de seconde en seconde le moment d'une nécessité fatale, elle reprend :

— Je suis en service dans cette maison.

— Je m'étonne de ne vous avoir jamais rencontrée... Du reste, ce n'est pas extraordinaire... je sors si peu...

— Il n'y a pas longtemps que nous demeurons ici... et je relève... de maladie...

— En effet, vous êtes très-pâle... et vous paraissez encore souffrante... Et chez qui êtes-vous en service?

— Chez M. de Saint-Prosper.

La jeune fille a prononcé ces mots comme s'ils lui eussent brûlé les lèvres.

Le forçat libéré reprend :

— Vous ne pouviez trouver une meilleure condition que la vôtre... M. de Saint-Prosper est un bien digne homme, et son œuvre charitable pour l'enfance le fait bénir de toutes les mères.

— Lui!... grand Dieu! — s'écrie Toinette en cachant de nouveau son visage entre ses mains. — Lui!

Cette exclamation est accentuée avec tant d'horreur et d'effroi par la servante, que M. Dubousquet la contemple avec une vive surprise; puis :

— On croirait que vous avez à vous plaindre gravement de votre maître? Cela me surprendrait beaucoup. C'est un homme si vénérable! Enfin... il se pourrait que, malgré ses vertus, son caractère ne vous convînt point. En ce cas, vous viendriez donc me prier de vous trouver une autre condition... S'il en était ainsi, je serais bien embarrassé; car..,

— Je n'en sais rien... ne me demandez rien... j'ai la tête perdue... je ne vis pas depuis six semaines... je deviendrai folle!... — s'écrie Toinette, les yeux fixes, hagards, et semblant sous le coup d'une sorte d'égarement.

Le forçat libéré, dont l'étonnement redouble, contemple en silence la jeune fille, et celle-ci, revenant à elle, reprend d'une voix plaintive :

— Pardon... monsieur, pardon!... Ah! si vous saviez! je suis si malheureuse... que parfois je ne sais plus ce que je dis.

— Pauvre chère créature, vos paroles me navrent... mais, pour l'amour de Dieu, que puis-je faire pour vous?... Vous avez sans doute

une demande à m'adresser en venant près de moi. Cette demande, quelle est-elle?

Toinette se recueille pendant un instant; puis, faisant un violent effort sur elle-même :

— Hier au soir, monsieur, j'ai appris par mon maître que vous habitiez la maison... je l'ignorais jusqu'alors... je ne causais avec personne.

— Et... à quel propos votre maître a-t-il parlé de moi?

— En me signifiant... qu'il me renvoyait... de chez lui... et que je devais chercher une autre place...

M. Dubousquet regarde la servante, comme s'il ne comprenait pas ces paroles, et répète :

— Pardon, mon enfant... vous dites que c'est en vous renvoyant de chez lui... que M. de Saint-Prosper... vous a appris que j'habitais cette maison?...

— Oui, monsieur...

— Mais, ma chère enfant... cela est inexplicable... Quel rapport peut donc avoir ma personne avec votre renvoi?

— C'est... c'est vous qui... en êtes cause...

— Qu'entends-je! — s'écrie Dubousquet abasourdi, — c'est à cause de moi... que votre maître vous renvoie?...

— Hélas! oui... Mon maître m'a dit...

— Achevez...

— Qu'il ne pouvait pas...

— Qu'il ne pouvait pas?...

— Garder chez lui...

— Ensuite?...

— La nièce...

— Comment!... la... nièce?

— D'un forçat libéré!

— Grand Dieu!... vous êtes...?

— La fille de votre frère aîné, Auguste Dubousquet.

Digitized by Google

III

M. Dubousquet, d'abord étourdi, pétrifié par cette révélation, aussi soudaine qu'imprévue, grâce à laquelle il retrouvait la fille de son frère, servante chez M. de Saint-Prosper, supposa, non sans raison, que sa belle-sœur, ne trouvant pas le métier de tisseuse de soie, qu'elle exerçait ainsi que Toinette, suffisant à leurs besoins et à ceux de leur famille (Suzanne avait trois enfants), s'était résignée à envoyer sa fille en condition à Paris.

Digitized by Google

Puis, sa première surprise apaisée, le repris de justice, ne songeant plus qu'au bonheur de pouvoir enfin venir en aide à sa famille, qui, jusqu'alors, par une fière et honorable susceptibilité, avait repoussé ses services, Dubousquet, les yeux baignés de douces larmes, s'écrie en tendant les bras à Toinette, dont il s'approche :

— Viens, viens, ma nièce bien-aimée ! Béni soit le bon Dieu ! il me permet, après tant d'années, de prouver à l'un des enfants de mon pauvre frère combien je l'aimais... combien je l'aime encore...

Mais, hélas ! le forçat libéré remarque, avec surprise d'abord, et ensuite avec une douleur poignante, que la jeune fille, non-seulement ne répond pas à l'affectueux appel qu'il lui adresse, mais qu'elle a reculé avec une expression involontaire de crainte et de répugnance, lorsque son oncle a fait un mouvement pour l'embrasser.

Le malheureux recule à son tour, frémit ; sa tête se penche sur sa poitrine, ses bras inertes retombent à ses côtés ; il murmure atterré :

— C'est juste... c'est juste... cette pauvre enfant... a été élevée par sa mère dans le mépris et l'horreur... de son oncle le voleur... le meurtrier... le galérien !

Digitized by Google

Un pénible silence succède à ces navrantes paroles de M. Dubousquet.

Toinette, devinant ce qu'il souffre, est sur le point de céder à la pitié, à l'attrait qu'elle éprouve pour son oncle, si bienveillant pour elle avant même de l'avoir reconnue, et qui semble si malheureux et si accablé de la répulsion qu'il inspire.

Mais, habituée dès l'enfance à voir dans le repris de justice le déshonneur de sa famille, Toinette ne peut surmonter le dégoût, l'aversion, pour ainsi dire sucés avec le lait d'une mère que rendaient impitoyable sa vertu rigide et les malheurs dont elle attribuait en partie la cause au repris de justice, dont la condamnation infamante avait hâté les jours de son frère, — selon du moins que le croyait Suzanne.

M. Dubousquet, dominant la souffrance qu'il ressentait de l'accueil glacial et répulsif de sa nièce, dévore ses larmes, d'abord si douces et devenues bien amères, puis reprend, n'osant plus tutoyer la jeune fille :

— L'éloignement, pour ne pas dire plus, que je vous inspire, m'afflige beaucoup... mais je n'aurais pas dû m'en étonner... Cet éloignement... je le mérite... Voudrez-vous du moins... avant de parler de ce qui vous concerne actuelle-

ment... me donner des nouvelles de *notre*...

Mais, se reprenant, car il se savait, hélas! exclu de cette famille, le repris de justice ajoute :

— De *votre* famille... Comment se porte votre mère !

— Lorsque j'ai quitté Lyon, il y a six mois, ma mère se portait assez bien... quoique très-fatiguée...

— Par l'excès du travail ?

— Oui, mon onc...

Mais, se reprenant ainsi que Dubousquet, un moment auparavant, s'était repris, Toinette ajoute :

— Oui, monsieur...

Cette réticence, le refus de lui donner le titre d'*oncle*, prouvent derechef au forçat libéré combien est opiniâtre l'aversion dont il est l'objet dans la famille de son frère.

Il soupire et continue ainsi :

— Le salaire que gagne votre mère... est donc toujours bien minime?

— Malheureusement, oui, monsieur ; les métiers chôment trois jours sur cinq ; alors, ma mère, afin d'employer le temps que lui laisse le chômage, a entrepris de blanchir le linge... Elle va laver aux bateaux du Rhône, les jours où elle

ne travaille pas au métier ; mais elle est faible de santé... il lui est nuisible d'avoir si souvent et surtout en hiver les pieds dans l'eau.

— Pauvre femme !... quelle activité !... quel courage !... elle est toujours la même... Hélas !... il n'a pas dépendu de moi... qu'elle eût une existence moins dure... mais enfin !...

Et, en soupirant, M. Dubousquet ajoute :

— Et votre sœur Louise ?

— Elle va au bateau et au métier avec ma mère.

— Elle doit avoir bientôt treize ans ?

— Oui, monsieur, et elle est bien laborieuse... elle fait tout ce qu'elle peut pour aider ma mère...

— C'est, du moins, pour elle une consolation... Et votre frère Amédée ?

— Vous voulez dire mon frère Justin ?

— Je croyais pourtant qu'on lui avait donné mon nom : Amédée.

— Oui, monsieur... d'abord, on l'appelait Amédée... mais... plus tard...

— C'est bien..., — reprend M. Dubousquet.

Et, les larmes lui montant aux yeux, il se dit avec amertume :

— Mon Dieu !... jusqu'à mon nom de baptême

qui leur fait honte ! Ils n'ont pas souffert qu'il fût porté par cet enfant après ma condamnation.

Le forçat libéré reprend tout haut :

— Que fait votre frère Justin?

— Il est en apprentissage chez un bijoutier; mais il ne gagne pas encore sa nourriture... il est toujours à la charge de maman...

— Améd...

Mais, se reprenant, M. Dubousquet ajoute :

— Justin a pourtant seize ans passés... comment ne gagne-t-il pas même sa nourriture chez son patron ?

— Il est étourdi... il ne peut tenir en place... il n'aime pas beaucoup son état. Quand on l'envoie en course, il reste très-longtemps dehors. Maman craint qu'il n'ait fait de mauvaises connaissances.

— Comment cela ?

— Un soir, en revenant de son bateau avec ma sœur, maman a vu Justin attablé dans un cabaret du bord de l'eau, avec des hommes de mauvaise mine... Elle a laissé là son paquet de linge, a couru au cabaret, et a ordonné à mon frère de retourner tout de suite chez son patron... où elle l'accompagnerait. Justin est bien affectionné à maman, mais il a beaucoup d'amour-propre. Il s'est irrité d'être traité comme un en-

fant devant les amis avec lesquels il se trouvait, et qui riaient de lui... Il a mal répondu à ma mère... Elle est très-vive... elle lui a donné un soufflet ; alors il a juré qu'il ne remettrait pas les pieds chez nous... Et, malgré les ordres, les prières de maman, il s'en est allé avec ces hommes de mauvaise mine...

— Ce que vous m'apprenez là, Toinette, m'afflige et m'inquiète beaucoup... Mais cette menace de Justin n'a été, je l'espère, qu'un coup de tête... il est revenu à la maison ?

— Au bout de trois jours seulement.

— Et les trois jours d'absence, où les avait-il passés ?

— Il n'a jamais voulu le dire à maman.

— Est-il ensuite retourné chez son patron ?

— Celui-ci ne voulait pas d'abord le reprendre ; mais maman a tant pleuré, l'a tant supplié, qu'à la fin il a consenti à recevoir Justin, mais en déclarant qu'à la première faute il le renverrait sans rémission.

— Justin s'est-il mieux conduit depuis ?

— Oui, monsieur, pendant une quinzaine de jours ; et puis son naturel a repris le dessus... Il est très-bon garçon ; mais malheureusement il est d'un caractère très-faible... et il a de nouveau mécontenté son patron.

— Cette fois, votre frère a été renvoyé sans rémission?

— Hélas! oui... et maman qui s'est un peu aigrie... — elle a eu tant de chagrins! — s'est emportée contre Justin.., elle lui a fait une scène terrible, lui disant qu'il était un sans-cœur, un fainéant, un vaurien, qu'un jour il irait aux galères comme son...

Toinette n'acheva pas, et regretta de s'être laissé entraîner par la chaleur de son babil, en regardant la physionomie navrée de son oncle.

Le repris de justice, quoiqu'une larme roulât sur ses joues, sourit avec une expression de résignation angélique, et dit tristement à sa nièce :

— J'espère que votre frère ne sera jamais aussi... aussi malheureux que moi... J'aime à croire exagérées les appréhensions de votre pauvre mère... bien que la conduite de Justin doive éveiller en elle de grandes inquiétudes... Et qu'est-il avenu du renvoi de votre frère de chez son patron?

— Les reproches de maman ont fait beaucoup de peine à Justin ; il a longtemps pleuré, car au fond il a très-bon cœur ; ses plus grands défauts sont son étourderie et sa faiblesse de carac-

tère... Il a répondu à ma mère qu'il serait digne du nom de mon père, qui nous avait laissé l'honneur pour tout bien... qu'il mourrait plutôt que de devenir la honte de notre famille, que c'était bien assez...

Toinette s'interrompit encore.

Cette nouvelle réticence, si humiliante pour M. Dubousquet, ne le surprit pas ; son opprobre étant devenu, pour ainsi dire, une tradition domestique chez ces infortunés, ils devaient faire souvent allusion à cet opprobre, soit pour en gémir, soit pour le citer comme un exemple effrayant...

Aussi, plus que jamais, M. Dubousquet se disait :

— Ah ! je frémis, quand je songe que le malheur de cette famille, si cruel déjà, deviendrait désespéré... si elle savait, grand Dieu ! que ce n'est pas moi, mais mon frère qui, sans mon sacrifice, serait l'objet de cette horreur invincible, de ces malédictions dont ils me poursuivent... que l'opprobre de notre famille serait ce père... cet époux... dont la mémoire est par eux si vénérée... Ah ! combien je me félicite de m'être dévoué pour Auguste !

Le forçat libéré reprit d'un ton de douceur ineffable :

— Votre frère avait raison, Toinette... c'est bien assez... c'est trop des chagrins causés par moi... à votre famille...

— Pardon... monsieur... si je vous ai fait de la peine... c'est malgré moi... et...

— Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mon enfant...

Mais, craignant de blesser sa nièce par cette familiarité, M. Dubousquet ajoute timidement et d'une voix traînante :

— Laissez-moi... vous appeler mon enfant... Le voulez-vous?...

— Monsieur...

— Bien... bien... si cela vous contrarie... je n'insiste plus...

— Non, monsieur... cela ne me contrarie pas...

La jeune fille, malgré la répulsion que lui inspirait le repris de justice, se sentait attendrie, désarmée, en présence de tant de mansuétude et de résignation.

Elle ne pouvait revenir de sa surprise en trouvant son oncle si différent du portrait repoussant qu'elle se figurait depuis son enfance. Cependant, les premières impressions que nous recevons dès le bas âge sont tellement tenaces et incarnées en nous, que Toinette ne pouvait

complétement vaincre la défiance, l'éloignement qu'elle éprouvait pour le forçat libéré.

— Non, ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mon enfant, — avait repris M. Dubousquet. — Il est convenable que Justin ait parlé de moi dans les termes que vous me rapportez... Il sera, je n'en doute pas, fidèle à ses bonnes résolutions; car, lorsque son père m'écrivait, il me disait que son fils avait un excellent cœur... Le bon cœur, il l'a conservé, dites-vous; il ne faudrait point désespérer de lui... A-t-il continué son apprentisage chez un autre patron?

— Non, monsieur; il a dit à maman qu'il ne se sentait aucun goût pour la bijouterie... où il lui fallait rester enfermé dans un atelier, toujours assis sans bouger... qu'il avait besoin d'air et de mouvement; il a conjuré ma mère de lui laisser prendre le métier de déchireur de bateaux sur le Rhône...

— Quelle étrange idée !... Ce métier est des plus pénibles!

— Sans doute, monsieur ; mais Justin disait que, pour cet état-là, il n'y avait pas besoin d'apprentisage, et qu'il gagnerait bientôt sa vie, car il était fort et actif... Maman lui a répondu que, sans mépriser personne... et que, tout en reconnaissant qu'il y avait d'honnêtes gens par-

tout, on rencontrait parfois des gens sans aveu, des vagabonds, des braconniers de rivière parmi les déchireurs de bateaux.

— C'est justement la réflexion qui me venait à l'esprit, mon enfant; et, tout en disant, comme votre mère, qu'il est d'honnêtes gens partout, il serait à craindre, vu la faiblesse du caractère de Justin, qu'il ne fît, dans ce métier-là, de dangereuses connaissances.

— C'est ce que maman a répondu à mon frère, ajoutant que, depuis plus de quatre ans déjà, il travaillait dans la bijouterie; que ce serait une folie que de quitter un état avantageux, où il gagnerait bientôt sa vie s'il voulait être laborieux et sage, et qu'elle tâcherait de le placer chez un autre patron.

— Votre mère parlait sagement, mon enfant. Et Justin a-t-il écouté ces conseils?

— Non, monsieur... il a tant supplié maman..., que, de guerre lasse, elle a consenti à ce qu'il voulait...

— Et cela est fâcheux... très-fâcheux.

— Sans doute, monsieur; cependant, lorsque j'ai quitté Lyon..., mon frère déchirait des bateaux, et gagnait ses vingt-cinq sous par jour...

— Enfin... quoique j'eusse désiré pour mon neveu... pour Justin une autre profession... il faut

se consoler s'il gagne honnêtement son pain.

— Maman, dans ses dernières lettres, me disait qu'elle n'avait pas à se plaindre de mon frère... mais qu'elle restait parfois des quinzaines de jours sans le voir, parce qu'il allait, disait-il, travailler sur les rives de la basse Saône, avec un patron qui l'avait embauché. Ce patron se nomme Landry, et...

— Ah! mon Dieu! — s'écrie M. Dubousquet tressaillant au souvenir de son ancien compagnon de chaîne à Brest, qui s'était évadé du bagne. — Ah! mon Dieu!... Landry!... Si c'était lui?...

— Est-ce que vous le connaissez, monsieur? — demande Toinette surprise de l'angoisse qui se peint sur les traits de son oncle. — Vous semblez alarmé...

— Savez-vous, mon enfant, quel âge a ce Landry?

— C'est un homme déjà vieux... à ce que m'a écrit maman.

— Déjà vieux... c'est bien cela... il avait environ trente ans, alors que nous étions au bagne, se dit M. Dubousquet.

Et il reprend tout haut :

— Cet homme, votre mère l'a donc vu, mon enfant?

— Oui, monsieur; elle m'a écrit que, la première fois que mon frère était resté si longtemps absent, il avait amené à la maison ce nommé Landry, afin qu'il pût tranquilliser maman, en l'assurant que Justin travaillait chez lui depuis quinze jours... Et elle ajoutait, dans sa lettre, que cet homme avait une bien mauvaise figure.

— Plus de doute! ça doit être lui! — s'écrie Dubousquet. — Ah! le malheureux enfant!... il est perdu!

— Perdu!... mon frère? — s'écrie à son tour Toinette effrayée de l'expression des traits de son oncle. — Pourquoi donc serait-il perdu?

Mais, sans répondre à cette question, le repris de justice ajoute :

— Votre mère vous donnait-elle d'autres détails sur ce Landry?

— Non, monsieur... elle me disait, dans sa lettre, comme je viens de vous le rapporter, qu'il avait une bien mauvaise figure, mais que, d'après ses paroles, il semblait honnête homme; il lui a promis de veiller sur mon frère... comme il veillerait sur son fils!

— Quel mentor! bonté divine! — s'écrie M. Dubousquet en frémissant.

Et il reprend vivement :

— Mon enfant... écrivez... aujourd'hui même à votre mère... qu'il faut à tout prix retirer Justin de la compagnie de ce Landry; sinon, je vous le répète, ce malheureux enfant est perdu... s'il ne l'est déjà... hélas!...

— Mon Dieu... monsieur, vous me faites trembler... Ce Landry est donc...?

— Un homme des plus dangereux.

— Mais ce n'est peut-être pas le même que celui dont vous vous défiez...

— C'est possible, à la rigueur... Pourtant, je ne crois pas me tromper... Il vaut mieux, d'ailleurs, en tout cas, et dans le doute, que votre frère quitte son nouveau métier. Apprenez donc à votre mère que j'ai tout lieu de croire que ce Landry est un misérable... qu'il faut sur-le-champ lui enlever Justin... Peu importe, quant à présent, qu'il gagne ou non sa vie... je pourvoirai à ses besoins... Il vaut mieux cent fois qu'il reste un mois ou deux auprès de votre mère... sans travailler, que de fréquenter davantage ce Landry... Ah! ma pauvre enfant, je frémis en songeant à la faiblesse du caractère de votre frère!... Pourvu, mon Dieu! qu'il ne soit pas trop tard!

Et, montrant son bureau, où il se trouve du papier, des plumes et de l'encre :

— Il n'y a pas un moment à perdre... mettez-vous là, mon enfant, et écrivez sur l'heure à votre mère... Un seul jour de retard peut être fatal...

Mais, voyant la jeune fille rester immobile, rougir et baisser les yeux avec embarras, M. Dubousquet reprend avec instance :

— Je vous en adjure... ceci est plus grave que vous ne le pensez... écrivez sans retard à votre mère... que ce Landry est un misérable... et qu'en attendant que Justin ait trouvé du travail, il ne manquera de rien ; je vais vous donner un billet de deux cents francs : vous le mettrez dans la lettre.

— Monsieur..., — reprend la jeune fille d'une voix altérée, — je regrette de vous affliger... en ce moment surtout... où vous voulez me rendre service... mais, si ma mère savait seulement que je vous ai parlé... elle ne me reverrait de sa vie... Quant à l'argent... que vous voulez lui envoyer, elle nous a dit cent fois qu'elle aimerait mieux mourir à la peine... que d'accepter un liard de vous.

— Ah ! c'est à se désespérer ! — s'écrie le repris de justice. — Mais, en présence des circonstances actuelles, ces préjugés sont insensés, sont coupables, et...

Digitized by Google

— Ma mère n'a pas de préjugés... monsieur, — reprend Toinette avec vivacité; — tous les honnêtes gens agiraient comme elle.

— Mais votre frère... votre frère!...

— Je ne demande pas mieux que d'écrire à maman... sans m'expliquer autrement, qu'elle s'oppose le plus tôt possible à ce que mon frère continue de fréquenter ce Landry... parce que c'est un mauvais homme, ainsi qu'elle l'avait d'abord jugé sur sa figure... Voilà tout ce que je peux dire à maman.

— Soit, mon enfant, — reprend M. Dubousquet consterné; — mais, du moins, écrivez cela tout de suite...

Toinette s'approche de la table, et, pendant qu'elle écrit, le forçat libéré se dit avec un accablement douloureux :

— C'est juste... la fatalité le veut ainsi... Quelle créance aurait ma belle-sœur à mes affirmations au sujet de ce Landry?... est-ce que je ne suis pas moi-même un forçat libéré?... Puis, d'ailleurs, aux yeux prévenus de Suzanne, je n'ai pas le droit de me mêler des intérêts d'une famille qui me repousse depuis si longtemps de son sein... Quant à l'argent que j'offrais afin de subvenir aux besoins de cet enfant, — hélas! peut-être perdu à cette heure, — Suzanne doit

le refuser... n'a-t-elle pas jusqu'à présent refusé impitoyablement mes secours?... n'a-t-elle pas dit à ses enfants qu'elle aimerait mieux mourir à la peine que d'accepter un liard de moi?... Ah! monsieur Borel... monsieur Borel!... elles ne sont pas encore à leur terme... les terribles conséquences de votre abus de confiance!... Sans votre crime... cette femme vivrait heureuse et dans l'aisance, et, depuis vingt ans, elle vit dans les angoisses de la détresse... et peut-être le fils de mon frère est en ce moment sur le chemin de perdition... qui doit un jour le conduire au bagne!... Et vous êtes dix fois millionnaire, monsieur Borel! et vous jouissez de l'estime de tous les gens de bien!

— J'ai écrit, monsieur, — dit Toinette se levant; — j'annonce à ma mère que le hasard m'a appris que ce Landry était un homme très-dangereux, et qu'il faut se hâter de retirer mon frère d'auprès de lui... J'espère que maman me croira... Ce que je lui apprends au sujet de ce Landry n'est que trop d'accord avec la première impression qu'elle avait eue de lui...

— Ce sera déjà beaucoup d'enlever votre frère à une si dangereuse influence... mais, hélas!... il restera peut-être longtemps à la charge de votre mère... Enfin, Dieu m'en est

témoin... il n'a pas dépendu de moi que la famille de mon frère ne fût à l'abri du besoin...

— Justin a déjà été à la charge de maman et de ma petite sœur... et, à force de travail, elles ont pu à peu près suffire à tout...

— Mon enfant..., — reprend M. Dubousquet après un moment de réflexion, — il y aurait cependant, si vous le vouliez, un moyen d'épargner cette lourde charge à votre mère et à votre sœur, qui ont déjà tant de peine à vivre...

— Quel moyen, monsieur ?

— Cet argent que je vous proposais...

— Monsieur, je vous ai déjà dit que...

— Attendez ; ne pourriez-vous laisser croire à votre mère... que cette petite somme... que vous lui envoyez... est le fruit de vos économies ?...

— Est-ce que je ne saurais pas, moi... d'où vient cet argent, monsieur ?... Ce serait tromper maman... Je lui ai envoyé, depuis que je suis en service... les trois quarts de mes gages... je me priverais de tout pour elle, pour ma petite sœur et pour mon frère... mais il m'en coûte de vous le répéter, monsieur... je ne dois rien accepter de vous, ni pour ma mère... ni pour moi...

— Qu'il en soit donc ainsi, mon enfant !...

pourtant... je vous l'avoue... lorsque, tout à l'heure, je vous ai vue venir ici... vous adresser à moi... j'avais espéré que...

— Je ne voulais rien vous demander qu'un conseil, monsieur, — s'empresse de répondre la jeune fille, ainsi ramenée aux circonstances qui lui étaient personnelles, et dont l'entretien sur sa famille l'avait momentanément distraite.

Ses traits s'altérèrent de nouveau ; elle baissa la tête et parut en proie à une angoisse croissante.

Le forçat libéré soupira et reprit :

— Soit, mon enfant, puisque vous ne voulez accepter de moi que des conseils... je vous conseillerai de mon mieux... Sans doute, vous êtes entrée en service, parce que votre métier de tisseuse, souvent interrompu par le chômage, vous était insuffisant?

— Oui, monsieur... Il y a environ dix-huit mois, ma mère m'avait placée à Lyon chez une dame veuve, dont elle blanchissait le linge ; je gagnais peu d'abord, parce que je n'étais pas encore au fait du service... mais, au bout de six mois, ma maîtresse, satisfaite de moi, venait d'augmenter mes gages... lorsque malheureusement... ah !... bien malheureusement pour moi... elle est morte...

— Est-ce à cette époque que vous êtes venue à Paris?

— Hélas! oui... On assurait à ma mère que les gages que l'on donnait à Paris étaient presque le double que ceux que l'on gagnait à Lyon... cela m'a décidé... J'espérais ainsi pouvoir aider ma mère et ma petite sœur... Une de nos voisines m'avait indiqué un bureau de placement à Paris; je m'y suis fait inscrire... et, huit jours après...

Toinette s'interrompt; elle frissonne, agitée d'un tressaillement nerveux, puis murmure d'une voix à peine intelligible :

— Huit jours après... j'entrais chez M. de Saint-Prosper... Mon malheur... a daté... de ce jour-là...

La jeune fille n'achève pas; un sanglot la suffoque. Elle cache son visage entre ses mains.

M. Dubousquet, de plus en plus étonné de l'effroi que cause à sa nièce la seule pensée de M. de Saint-Prosper, le moderne Vincent de Paul, s'efforce de la calmer, afin de provoquer ses confidences, lorsqu'il entend sonner à sa porte.

Il laisse pendant un instant Toinette seule, va ouvrir, et reste ébahi à l'aspect de Sylvia.

Celle-ci lui dit avec un accent d'affectueuse déférence :

— Bonjour, mon cher monsieur Dubousquet, je viens d'apprendre, en montant chez mademoiselle Antonine, que M. Wolfrang était chez vous.

— Oui, madame, — répond le repris de justice.

Et il se dit à part lui :

— Ah! mon Dieu! pendant mon entretien avec ma nièce... j'avais oublié M. Wolfrang!

— J'ai deux mots à lui dire, — poursuit Sylvia, — et j'ai saisi avec empressement cette occasion de vous répéter ce que vous savez d'ailleurs déjà, que nous ressentons pour vous une si profonde estime, que nous serons très-heureux si vous voulez bien regarder notre maison comme la vôtre... sans oublier Bonhomme, qui, vous le voyez, me traite déjà en ancienne connaissance.

Et la jeune dame, souriant, accorde une caresse au barbet, qui lui fait fête, n'ayant pas oublié le bon accueil qu'il a reçu la veille.

Puis elle ajoute :

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur Dubousquet, de prévenir Wolfrang que je désire lui parler? ou mieux, permettez-moi d'entrer un moment chez vous et de vous rendre ainsi votre aimable visite d'hier au soir...

M. Dubousquet éprouvait une émotion nouvelle pour lui... et si douce... oh! si douce, qu'en s'y abandonnant, il oubliait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la *présence réelle* de Sylvia.

Ainsi, à l'instant même où sa nièce, avec une naïveté cruelle, lui donnait tant de preuves poignantes du mépris, de l'aversion traditionnelle qu'il inspirait et devait inspirer à sa famille, une jeune femme douée des plus nobles qualités du cœur et de tous les avantages de la beauté, de l'esprit et de la richesse, venait chez lui, repris de justice, accablé la veille sous les dédains de tous, lui témoigner sa profonde estime.

L'impression née de ce contraste était, nous le répétons, à la fois si étrange et si douce pour M. Dubousquet, qu'il s'y abandonnait avec délices, oubliant d'abord la présence de Sylvia, debout au seuil de la porte; puis, enfin, il lui dit, les yeux pleins de larmes et la contemplant avec l'expression d'une reconnaissance ineffable :

— Ah! madame... madame... si vous saviez quel bonheur je vous dois en ce moment!

La physionomie, l'accent, le regard du repris de justice, étaient si touchants, que Sylvia, oubliant également que leur entretien avait lieu sur le palier de l'escalier, lui répondit, émue :

— Et vous, monsieur Dubousquet, vous me

rendrez aussi très-heureuse si, comme je l'espère, vous êtes convaincu de l'admiration que, Wolfrang et moi... nous ressentons pour votre caractère...

Et la jeune femme reprend avec un doux et gai sourire :

— Vous ne voulez donc pas absolument me permettre d'entrer chez vous, monsieur Dubousquet, ne fût-ce qu'un instant, afin que j'aie au moins le plaisir de vous rendre votre visite en venant chercher Wolfrang?...

— Ah! mon Dieu, madame... que de pardons j'ai à vous demander!... que de bontés de votre part!... Quoi!... vous daigneriez... me faire la grâce... de...?

— Mais certainement... et je suis, à regret, obligée de vous avouer, mon cher voisin que, Bonhomme me fait beaucoup mieux que vous les honneurs de votre logis... Voilà déjà plusieurs fois que, par ses regards, ses allées, ses venues, il m'invite à entrer céans..., — reprend gaiement Sylvia remarquant l'intelligent manége du barbet. — Je le suivrai donc, s'il vous plaît...

Ce disant, et précédée du barbet, qui, gambadant et jappant comme s'il eût été fier de proclamer la glorieuse visite faite à son maître, la

jeune femme, suivie du forçat libéré, entre dans la pièce où est restée Toinette.

Celle-ci n'était plus seule.

Wolfrang, sortant du salon, d'où il avait entendu la conversation de M. Dubousquet et de sa nièce, venait de la rejoindre.

Elle ignorait le nom de cet étranger qui s'offrait soudain à ses yeux ; et, à son aspect, éprouvant une confusion extrême, elle demeurait immobile, accablée sur sa chaise, la tête penchée sur sa poitrine, et fuyant les regards de Wolfrang, qui la contemplait avec une commisération profonde; car il savait depuis la veille le secret terrible que l'infortunée venait confier à son oncle.

Sylvia ne put retenir un mouvement de surprise et d'intérêt à la vue de la servante; car son attitude douloureuse et brisée annonçait un chagrin accablant.

Wolfrang, d'un signe expressif, engage la jeune femme à garder le silence, et à laisser Dubousquet seul avec Toinette.

— Du courage... mon ami... du courage !... votre cœur, si endolori déjà... va recevoir un coup cruel, — dit Wolfrang au forçat libéré, qui l'accompagnait dans l'antichambre précédant la pièce où restait Toinette. — Ne prenez aucune

décision avant de me revoir... Votre nièce et sa famille refusant vos services, nous saurons bien les amener à accepter les nôtres... Nous ne l'abandonnerons pas, votre nièce ; elle mérite la commisération des honnêtes gens... Oui, je vous le répète... malgré l'aveu... terrible qu'elle va vous faire... Toinette est digne de la plus tendre commisération, croyez-en ma parole...

— L'aveu... terrible... qu'elle va... me faire?... — répète M. Dubousquet aussi surpris qu'alarmé. — Grand Dieu!... vous savez donc... de quoi il s'agit? vous savez donc, monsieur... quel motif l'a conduite chez moi?

— Oui; mais, je vous le répète... ne la blâmez pas, cette malheureuse enfant... plaignez-la... et consolez-la... en l'assurant qu'elle peut compter sur nous...

Puis Wolfrang, s'adressant à sa compagne et lui désignant, d'un regard encore humide d'attendrissement et de vénération, le repris de justice, demeuré muet de stupeur et d'angoisse en songeant à ce terrible aveu qu'il attend de sa nièce, Wolfrang ajoute :

— Nous ne le connaissons que par l'un de ses actes, ce généreux martyr du dévouement fraternel; mais, quand tu sauras, Sylvia, quel trésor de tendresse, d'abnégation, de vaillance,

de délicatesse exquise et d'adorable bonté, renferme cette âme céleste... quand tu sauras à quelle hauteur elle a, sans avoir conscience de sa grandeur, pu s'élever par le sacrifice... tu diras comme moi, selon notre croyance : « Ils viennent, ils vivent parmi les hommes... mais ils diffèrent des hommes, ceux-là qui, ainsi que LUI..., sont marqués de l'empreinte divine... »

Le forçat libéré alla rejoindre sa nièce après le départ de Wolfrang et de Sylvia.

Celle-ci entra bientôt chez Antonine Jourdan, habitant au même étage que M. Dubousquet.

IV

Antonine Jourdan, encore sous l'impression des tragiques événements de la veille, avait, ce jour-là, renoncé à aller, selon sa coutume, donner des leçons de musique.

Deux portraits, nous l'avons dit, ornaient le salon d'étude de la jeune artiste : le portrait de sa mère et le daguerréotype de son fiancé Albert Gérard, portant l'uniforme des chasseurs d'Afrique.

Le daguerréotype a disparu.

Antonine Jourdan est agenouillée devant le

Digitized by Google

portrait de sa mère, dans une attitude de pieux recueillement ; ses mains sont jointes avec ferveur, elle semble prier... les yeux attachés sur l'image maternelle, qu'elle invoque en sa pensée avec une expression de tendre et religieuse adoration.

Les traits d'Antonine, pâlis, fatigués par l'insomnie, sont calmes, graves, mais non pas abattus... ils respirent, au contraire, une sorte de sérénité mélancolique.

Soudain, le bruit de la sonnette de son appartement attirant l'attention de la jeune artiste, elle se lève, et, en l'absence de sa femme de ménage, elle va elle-même ouvrir la porte.

Elle demeure d'abord très-étonnée à la vue de la compagne de Wolfrang, ne pouvant supposer le but de cette visite, qui lui paraît étrange, presque inexplicable en raison des funestes préventions que l'événement de la veille devait laisser dans l'esprit des témoins de cet éclat scandaleux.

Cependant elle adresse à la jeune femme une révérence polie, et l'introduit silencieusement dans son salon.

A peine y sont-elles entrées toutes deux, que Sylvia, ne pouvant retenir ses pleurs, et, cédant à un mouvement d'irrésistible sympathie, em-

brasse la cantatrice avec effusion, lui disant d'une voix entrecoupée :

— Pauvre Antonine !... combien vous avez dû souffrir hier !...

Cette preuve de touchant intérêt, rendue plus affectueuse encore par cette douce familiarité, qui supprimait le terme formaliste de mademoiselle, surprend et impressionne vivement la jeune artiste ; cependant rien en elle ne trahit la confusion que nous causent souvent les témoignages d'une bienveillance imméritée.

Non, Antonine ne baisse pas les yeux ; son regard loyal, assuré, cherche, au contraire, celui de la jeune femme et semble lui dire : « Merci... vous m'avez bien jugée, malgré les apparences dont je suis accablée... »

Ce regard aurait suffi à justifier Antonine, lors même que, la veille, Wolfrang, sans s'expliquer davantage, n'eût pas affirmé à sa compagne que, non-seulement la jeune artiste était innocente, mais qu'elle aussi, de même que le repris de justice, accomplissait vaillamment un généreux sacrifice.

— Pauvre Antonine ! — avait dit Sylvia, — combien vous avez dû souffrir hier !

— C'est vrai ; mais vous me faites en ce moment oublier mes chagrins, madame...

— Madame?... Vous voulez donc m'obliger de nouveau à vous appeler, à mon tour, mademoiselle?... Est-ce que l'on doit se traiter si cérémonieusement entre artistes, puisque, selon vous du moins, chère Antonine, je possède à peu près un talent d'artiste... En ce cas je revendique mes droits de bonne camaraderie...

— Ah! l'impression profonde que m'a causée votre chant me sera toujours présente, chère Sylvia... puisque vous me permettez de vous appeler ainsi; et, je vous l'avoue, j'en suis ravie... le mot *madame* m'eût paru glacial... Oui, j'ai pour vous une si vive sympathie... votre présence chez moi ce matin... après le scandale d'hier au soir... prouve, de votre part, une si grande bonté de cœur, mais aussi tant de pénétration, que j'en suis confondue...

— En quoi suis-je donc si pénétrante?

— Si vous ajoutiez l'ombre de foi aux outrageants reproches qui m'ont été adressés hier au soir, vous ne seriez pas ici à cette heure, chère Sylvia.

— Non, certes...

— Qui donc a pu vous convaincre que, malgré de fâcheuses apparences, je suis une honnête fille?

— Qui a pu me convaincre de cela?... Eh!

mon Dieu, chère Antonine, c'est vous-même, c'est l'expression ouverte de votre physionomie, où j'ai lu tout de suite la droiture de votre âme; c'est la franchise que révèlent vos moindres paroles; c'est votre regard ferme et loyal, qui, en ce moment encore, s'attache sur le mien avec une si fière assurance... Est-ce que vous oseriez me regarder de la sorte si vous n'étiez pas, comme vous le dites, une honnête fille ?

— Il est vrai, Sylvia, mon embarras trahirait ma fausseté si je vous trompais...

— Eh bien, je vous le demande, sans transition, sans ménagement, et au risque de raviver une plaie saignante encore... comment se fait-il que ce malheureux insensé... qui sans doute vous connaît depuis longtemps... qui doit pouvoir vous apprécier, puisqu'il vous aime... éperdûment... car un amour éperdu, s'il n'excuse pas, explique du moins ces emportements sauvages... oui, je vous le demande, chère Antonine, comment ce malheureux insensé a-t-il pu vous croire un seul instant coupable d'une infamie ?...

— C'est qu'Albert Gérard... c'est son nom... a les défauts de ses qualités... Il n'est pas de caractère plus noble, plus courageux, mais plus emporté que le sien... Quoique bien jeune encore,

il compte des traits de bravoure héroïque, non pas seulement à la guerre, c'est son métier... mais il a arraché aux flammes des femmes et des enfants, il a arraché aux flots des gens qui se noyaient... Il se précipite dans le danger sans jamais calculer les périls... Son premier mouvement est toujours d'une impétuosité irréfléchie ; aussi j'attribue le funeste éclat d'hier au soir à cette fatale irréflexion, et surtout à des instincts jaloux, que rien n'autorise, mais qui sont invincibles...

— Je conçois la jalousie, lorsqu'elle a un motif... mais comment votre fiancé a-t-il pu se rendre l'écho d'une calomnie injuste... absurde?

— Non, ce n'était pas une calomnie, chère Sylvia.

— Que dites-vous ?

— Il est vrai, ainsi que je l'ai dit à Albert, qu'hier matin ayant reconduit jusqu'à ma porte un vieil ami à moi, que j'aime autant que je le révère... je l'ai embrassé en lui disant : « A demain. » Comment Albert a-t-il été instruit de cette circonstance ?... Je l'ignore ; mais ces apparences ont suffi pour exaspérer sa jalousie naturelle, et j'ajouterai qu'elles auraient dû l'exaspérer, s'il ne me connaissait pas depuis mon enfance, s'il ne savait pas dans quels prin-

cipes d'honneur j'ai été élevée par la meilleure, par la plus tendre des mères...

En disant ces mots, Antonine lève les yeux vers le portrait maternel.

Sylvia, remarquant alors cette peinture, la contemple; puis :

— Antonine, quelle douce et noble figure que celle de votre mère !

— Elle a été, elle est restée mon adoration, mon guide, mon soutien, mon culte, ma foi, ma religion, — répond la jeune fille d'un accent profondément pénétré. — Elle me conseille, elle m'encourage, elle me console, comme au temps où elle vivait. Oui, Sylvia, par un miracle d'adoration filiale, je vois ma mère encore me sourire... je l'entends me répondre lorsque je lui parle. Non, pour moi elle n'a jamais cessé d'exister, elle ne m'a jamais quittée... Sans cela... sa mort m'aurait tuée. Son corps a disparu... son âme, restée vivante, m'est toujours présente.

— Chère Antonine, je vous aimais; maintenant, je vous admire... Oh ! oui, c'est quelque chose d'admirable que ce prodige d'adoration filiale qui dit à la mort avec sérénité : « Non, tu ne m'enlèveras pas ma mère... elle vit, elle vivra toujours et tout entière dans mon cœur,

asile sacré où elle demeure impérissable... »

— Sylvia, mon amie, ma sœur, — dit Antonine en prenant la main de la jeune femme et la contemplant avec un bonheur ineffable, combien je suis heureuse de me voir, de me sentir si bien comprise de vous ; car au vulgaire... elle paraîtrait étrange, insensée, ma foi dans l'existence actuelle de ma mère, qui cependant, aux yeux de tous, n'existe plus.

— Votre surprise cessera, chère Antonine, lorsqu'un jour vous saurez que, pas plus que vous, je ne crois à la mort.

— Que voulez-vous dire ?

— On ne meurt point.

— Comment ?

— Nous sommes immortels, corps et âme, esprit et matière !

— De grâce, Sylvia, expliquez-vous.

— Nous reparlerons de cela... mais, je vous en prie, revenons à ce qui vous intéresse, à vos chagrins ; car, enfin, ce pauvre fou qui était hier en proie au délire furieux de la jalousie... vous l'aimez ?

— Passionnément !... il a été... il sera l'unique amour de ma vie.

Et Antonine, regardant fixement la jeune femme, reprend d'un ton grave, pénétré :

— Ce ne sont point là, Sylvia, je vous l'assure, des paroles de roman... Mon caractère enjoué est cependant très-ferme : il est trois choses qu'en mon âme et conscience je puis affirmer : c'est que ma mère me sera toujours présente, c'est que je serai toujours une honnête femme, c'est que j'aimerai toujours Albert.

Et Antonine ajouta avec effusion :

— Je puis encore affirmer que votre amitié, Sylvia, me sera toujours chère... car je lui dois une sœur.

— Oui, la plus tendre... la plus dévouée des sœurs, croyez-le bien, Antonine. Aussi votre sœur vous demande : Que comptez-vous faire maintenant, puisque Albert Gérard est... et sera l'unique amour de votre vie... et que, malgré sa folie furieuse d'hier au soir... il est digne de votre amour ; vous ne l'aimeriez pas sans cela ?

— Non... et savez-vous, Sylvia... ce qui rend presque mon amour sacré pour lui ?... Savez-vous surtout pourquoi je l'aime tant ?... C'est qu'il partageait mon idolâtrie pour ma mère !...

— Il l'a donc beaucoup connue ?

— Il a été presque élevé avec moi... il demeurait dans la même maison que nous, avec sa tante ; elle tenait un petit commerce de mercerie.

— Et son père... et sa mère ?...

— Albert est orphelin ; nous avons grandi ensemble ; il venait constamment chez ma mère, il l'adorait.

» — Albert serait ton frère, — me disait-elle souvent, — qu'il n'aurait pour moi ni plus de tendresse, ni plus de respect...

» A quinze ans, j'ai commencé mes études au Conservatoire. Albert, âgé de deux ans de plus que moi, est entré dans une étude de notaire ; nous nous sommes, à cette époque, promis de nous marier.

» Nous nous voyions chaque jour ; sa conduite était exemplaire, malgré l'ardeur de son âge et l'impétuosité de son caractère ; il était doux et rangé comme une fille. La conscription l'a atteint ; sa tante était trop pauvre pour le racheter ; ma mère était pauvre aussi, elle ne pouvait non plus faire ce sacrifice, sinon elle l'eût fait de grand cœur, car elle approuvait nos projets d'union.

» Albert est parti pour l'armée, et nous nous sommes promis qu'à l'expiration de son temps de service, nous nous marierions. Blessé légèrement en Afrique, il est venu passer sa convalescence près de nous.

» Je l'ai retrouvé tel qu'avant son départ,

aussi bon, aussi tendre, aussi aimant; seulement, j'ai remarqué en lui une propension croissante à la jalousie: il s'inquiétait, il s'alarmait presque de me voir aller seule chanter dans les salons, ou sortir seule pour donner mes leçons: aussi fut-il convenu qu'à l'expiration de son temps de service, il demanderait une concession de territoire en Algérie. Certain de l'obtenir, car ses états de service sont excellents, la petite dot que je me suis amassée servirait à mettre en valeur les terrains concédés. Nous irions en Afrique, Albert et moi, mener la vie paisible et retirée des colons.

» Cet avenir m'enchantait, parce qu'il convenait à Albert, et parce que j'ai peu de goût pour le monde... Tels étaient nos projets. Nos espérances devaient bientôt se réaliser, puisque Albert sera libéré du service dans cinq mois; aussi, en le voyant venir hier à l'improviste, ma première pensée a été qu'ayant obtenu son congé définitif, il m'avait ménagé la surprise de cette heureuse nouvelle... car j'ignorais son retour, et... »

La femme de ménage d'Antonine entre en ce moment d'un air grave et compassé, tenant une lettre à la main :

— Est-ce que vous avez été indisposée, ma

bonne madame Pigal ? — dit avec bienveillance la jeune artiste à la femme de ménage ; — vous n'êtes pas venue ce matin ?

— Non, mademoiselle, je n'étais pas indisposée, — repond sèchement madame Pigal. — Je suis venue à sept heures du matin... comme à l'ordinaire... mais je m'en suis retournée aussitôt.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'ai rencontré à la porte M. Bachelard... le garçon de boutique du libraire...

— Eh bien... ensuite ?...

— Eh bien, mademoiselle... M. Bachelard m'a appris sur votre compte des choses... ah ! mais des choses...

— Quelles choses ? — demande Antonine.— Achevez... je vous prie.

La jeune artiste, se tournant alors vers Sylvia, lui dit avec un demi-sourire :

— Pardon, mon amie, je désire entendre la révélation si terrible que cette bonne madame Pigal ose à peine articuler...

— Non, mademoiselle !... j'aurai moins de front que vous ! et je ne les répéterai pas, ces vilaines choses-là, — s'écrie la femme de ménage révoltée du sang-froid d'Antonine ; — mais, en apprenant ce qui s'est passé... j'ai couru chez

mon mari lui demander si je pouvais continuer de faire votre ménage.

— Ah ! ah ! voilà qui prouve une louable déférence pour les volontés de M. Pigal, — dit Antonine souriant. — Et que vous a-t-il répondu ?

— Il m'a défendu de rester un jour de plus ici... et je viens...

— Il suffit, — reprend Antonine ; — je chercherai quelqu'un qui vous remplace.

Et la jeune fille ajoute, en priant du regard Sylvia de garder le silence, car celle-ci paraissait outrée de l'impertinence de la femme de ménage :

— Je regrette vos services ; car vous êtes une bonne et digne femme, madame Pigal... Qu'est-ce que cette lettre... que vous tenez là ?... Est-elle pour moi ?

— Oui, mademoiselle... Le soldat qui vient de me la remettre attend une réponse à la porte, — reprend la femme de ménage donnant la lettre à Antonine.

Celle-ci prend vivement la lettre et pâlit légèrement, tandis que madame Pigal continue ainsi :

— Je ne me serais pas chargée d'une pareille commission, si ce soldat... ne m'avait

suppliée en pleurant de vous remettre la lettre... car il m'a fait grand'pitié, ce pauvre jeune homme!...

Pendant cette réflexion de madame Pigal, la jeune artiste a lu le billet.

Un radieux espoir illumine ses traits, et elle tend la lettre à Sylvia, en lui disant, sans retenir une larme d'attendrissement :

— Lisez... mon amie... ma sœur... lisez, et partagez mon bonheur.

Sylvia parcourt rapidement la missive, pendant que madame Pigal, honnête, très-honnête d'ailleurs, son scrupule le prouvait, se disait à part soi, contemplant Antonine avec un mépris douloureux :

— Et penser... qu'ainsi que me l'a raconté M. Bachelard, cette malheureuse reçoit des bienfaits... de ce vieux militaire qui vient si souvent la voir... sans parler du jeune qui lui a fait hier au soir une scène de jalousie effroyable, devant tout le monde! Et elle ne rougit pas devant moi, l'effrontée! elle a un vieux et un jeune, et elle a l'air de trouver ça tout simple! Est-il possible!... On lui aurait pourtant donné le bon Dieu sans confession!... Je me serais jetée au feu pour elle... tant je la croyais bonne et vertueuse!

Digitized by Google

— Ah! cette lettre navrante... doit l'excuser à vos yeux, — dit à demi-voix Sylvia à Antonine. — Il faut le recevoir... lui pardonner... Je vous laisse et reviendrai savoir...

— Sylvia, — dit vivement Antonine prenant la jeune femme par la main au moment où elle se levait, — donnez-moi une preuve de votre amitié.

— De grand cœur... Laquelle ?

— Restez...

— Quoi!... vous voulez?...

— Que vous assistiez à mon premier entretien avec Albert, après cette pénible soirée, chère Sylvia...

— Mais...

— Je vous en prie, ne me refusez pas... je veux que vous connaissiez Albert... je veux vous convaincre qu'il est aussi digne de mon amour... que je suis digne de votre amitié.

— Antonine... n'est-il pas indiscret de ma part... de...?

— Cet entretien ne vous apprendra rien que vous ne sachiez déjà... Je vous ai tout dit... Puis Albert ne doit-il pas aussi vous offrir ses excuses... au sujet du scandale qu'il a causé hier au soir chez vous?...

Et Antonine ajoute avec un charmant sourire.

— Enfin, excusez mon orgueil... je suis fière de montrer à Albert... que j'ai su conquérir une amie telle que vous...

— Soit... je reste, chère Antonine...

— Priez M. Albert Gérard d'entrer, ma bonne madame Pigal, — dit presque gaiement la jeune artiste; — et vous voudrez bien m'attendre, afin que nous réglions notre compte... si vous persistez toujours, ce que je ne veux pas croire... à me quitter... pour cause d'indignité... bon Dieu! selon l'ordre impitoyable du rigide M. Pigal!

— Et elle ose plaisanter, la malheureuse! s'écrie en sortant la bonne femme indignée.

Bientôt Albert Gérard entre dans le salon d'Antonine.

V

Albert Gérard, croyant trouver sa fiancée seule, ne peut cacher sa surprise à l'aspect de Sylvia : il est pâle, défait, et semble profondément abattu.

Le jeune homme, si effrayant la veille dans ses sauvages emportements de jalousie, est presque méconnaissable ; ses traits, malgré leur caractère énergique et passionné, expriment alors la mansuétude, la résignation et la souffrance.

Interdit, il s'arrête au seuil de la porte, osant à peine lever les yeux sur les deux amies.

Digitized by Google

Antonine se lève, va prendre son fiancé par la main, le conduit; et il la suit machinalement jusque devant Sylvia ; puis, d'une voix touchante :

— Albert... il faut d'abord que je vous présente à madame Wolfrang... mon amie... ma meilleure amie... Elle vous pardonne le scandale que vous avez, hier au soir... causé dans son salon... car c'est chez elle que je chantais...

— Ah! madame! balbutie le sous-officier écrasé de confusion, — je suis désespéré... de ce qui s'est passé... Que d'excuses!...

— Ces excuses, Antonine me les a faites, monsieur... et je les ai de grand cœur acceptées... Ne parlons plus de cet événement : il est, je vous l'assure, en ce qui me concerne, tout à fait oublié... Votre lettre nous a profondément émues toutes deux.

Et Sylvia, répondant à un geste de surprise d'Albert, ajoute :

— Ce billet, Antonine m'a permis de le lire... elle m'a dit combien elle vous aimait, combien vous vous étiez toujours montré digne de son amour... et, lorsque par discrétion... je désirais la laisser seule avec vous : « Non, — m'a-t-elle dit, et je vous rapporte ses paroles, — non, je désire que vous connaissiez Albert... je veux que

vous sachiez qu'il est aussi digne de moi que je suis digne de lui... Enfin..., a ajouté Antonine..., et pourquoi ne le dirais-je pas? — continue Sylvia, — je suis fière de montrer à mon fiancé que j'ai su conquérir une amie telle que vous. » De cette amitié, Antonine doit, en effet, être fière, monsieur... car ce qui la lui a conquise et méritée, c'est la noble franchise de son caractère, c'est la loyauté, la droiture de son cœur... enfin, c'est sa vertu, monsieur!

Ces derniers mots *sa vertu*, accentués d'une voix ferme et haute par Sylvia, étaient une allusion trop positive aux soupçons injustes manifestés la veille par le jeune homme à l'égard d'Antonine, pour que celui-ci ne sentît pas la portée de ces paroles, et la nécessité d'y répondre.

Il se recueillit un instant, et, se tournant vers Sylvia :

— Madame, voici toute la vérité... je bénis le hasard qui vous a amenée ici... car vous faire à vous, madame, cet aveu accablant et déshonorant pour moi, me semble moins pénible, je le confesse, que si je devais directement l'adresser à Antonine.

— Allons, courage, monsieur!..., — dit Sylvia d'un ton bienveillant, — ma digne amie

n'entendra de cet aveu que ce qui peut vous être favorable... le reste sera pour elle non avenu...

— J'avais, madame, obtenu un congé jusqu'à l'expiration de mon temps de service; j'étais ainsi à peu près libéré. Voulant ménager une surprise à Antonine, je ne lui écris rien de ce congé; j'arrive à Paris, j'accours ici hier au soir...

» J'allais m'adresser au concierge afin de savoir si Antonine était chez elle, lorsque je rencontre sous la porte cochère un jeune homme qui s'empresse de me dire qu'il est de la maison, et offre de me donner les renseignements que je cherche peut-être... Je lui demande simplement si mademoiselle Antonine Jourdan est chez elle...

» A ce nom, il me regarde attentivement, sourit d'un air étrange, me répond que cette demoiselle est absente, ayant été invitée à passer la soirée chez le maître de la maison, et ajoute d'un air mystérieux :

» — Si vous le voulez... je peux vous confier beaucoup de choses très-particulières sur notre belle et jeune locataire, et, entre autres, certaine aventure arrivée ce matin, et qui ne peut manquer de vous intéresser, ne fût-ce que par esprit de corps, car il s'agit d'un militaire...

» Je l'avoue à ma honte, au lieu de tourner le dos à ce bavard... je me sens... je ne sais pourquoi... vaguement inquiet... je cède à une misérable curiosité... j'écoute... et j'apprends... »

Mais, pâlissant encore à ce souvenir et à celui de la terrible scène de la veille, le sous-officier est tellement ému, que sa voix expire sur ses lèvres.

Sylvia, non moins apitoyée qu'Antonine, veut épargner à Albert la douleur d'achever cette cruelle confession, et ajoute :

— Vous apprenez, monsieur, une calomnie infâme ; et, sans même réfléchir que l'infamie de ce soupçon renfermait la meilleure preuve de son absurdité, l'impétuosité naturelle de votre caractère vous emporte... une jalousie insensée trouble votre esprit, votre raison s'égare... vous devenez fou... si complétement fou..., qu'après avoir adressé à Antonine le plus sanglant outrage qui puisse être fait à une honnête femme... vous voulez la tuer.

— Ah ! malheur à moi ! — murmure Albert Gérard frissonnant et cachant son visage entre ses mains. — Honte et malheur à moi !...

— Non, — répond Antonine d'une voix miséricordieuse et tendre ; — à vous indulgence, pardon et bonheur, mon ami...

Et la jeune artiste, prenant alors l'une des mains de son fiancé, l'oblige ainsi, par un doux mouvement, à démasquer son visage.

Puis elle ajoute :

— Sylvia l'a dit..., pauvre Albert, hier au soir... vous étiez fou... vous n'aviez plus conscience de vos paroles... de vos actes... Oubliez ce funeste rêve, ainsi que je l'oublie moi-même...

— Ah! comment oublier jamais... qu'à la face de tous... et sans presque vous donner le temps de me répondre... de me convaincre de la fausseté de ces terribles apparences... je vous ai accusée... vous, Antonine... vous... grand Dieu!... d'avoir... été...?

— Franchement, Albert, — reprend la jeune artiste avec une affectueuse dignité, interrompant le sous-officier, — est-ce qu'une pareille accusation... lors même que, par impossible, vous l'auriez de sang-froid portée contre moi, pouvait m'atteindre ?... C'est vous, pauvre aveuglé, qu'elle eût avili... Mais, de grâce, laissons là ces suppositions indignes de vous, de moi et de l'amie qui nous écoute... et, puisque tout est oublié, témoignons-lui notre reconnaissance pour l'intérêt qu'elle nous porte, en la rendant heureuse de notre bonheur... Elle sait nos pro-

jets... rien ne s'oppose plus maintenant à ce qu'ils se réalisent; vous êtes, grâce à votre congé, libéré du service... Il reste à savoir ce qu'il aviendra de la concession de terrain en Algérie... L'avez-vous obtenue?

— Pas encore..., — répond Albert; — mais prochainement elle me sera accordée, j'en ai la promesse formelle de mon colonel.

Albert Gérard a prononcé ces mots d'un air embarrassé, en pâlissant davantage; ses traits, malgré les indulgentes et tendres assurances de sa fiancée, loin de se rasséréner, révèlent une contrainte, une angoisse croissantes, jusqu'alors inaperçue d'Antonine.

Sylvia, plus clairvoyante, est saisie d'un doute soudain dont elle est effrayée.

Voulant à tout prix l'éclaircir, elle examine attentivement les traits du sous-officier, dont le regard est baissé.

Puis elle reprend en s'efforçant de sourire malgré ses perplexités :

— Chère Antonine, vous allez me reprocher sans doute de brusquer un peu les choses... mais voici mon excuse... Wolfrang et moi, nous sommes des oiseaux voyageurs... Il est possible qu'avant peu nous quittions Paris... mais je tiens tant à être témoin de votre bonheur... que je retar-

derai notre départ jusqu'à l'époque de votre mariage... Quand aura-t-il lieu ?...

— Chère Sylvia, — répond gaiement Antonine, — je suis trop franche pour ne pas répondre... contrairement aux lois de la bienséance, obligatoires pour toute demoiselle bien élevée... que je désirerais que notre mariage eût lieu le plus tôt possible... mais c'est à mon futur seigneur et maître de décider cette question... Donc, qu'il réponde...

La jeune artiste, regardant alors Albert, commence à remarquer le silence pénible, les traits de plus en plus soucieux et assombris de son fiancé.

Aussi reprend-elle, étonnée, mais sans pourtant concevoir encore d'inquiétude :

— Quoi! mon ami, seriez-vous toujours sous l'impression de ces pénibles souvenirs que nous devons oublier... oubli dont je vous donne l'exemple ?...

— Ces souvenirs, — répond Albert avec effort et d'une voix altérée, — ces souvenirs... je les oublierai... Antonine... après un mot d'explication... que je viens vous demander, que je vous supplie, les mains jointes... de m'accorder... au nom de notre bonheur à venir...

Et la physionomie du sous-officier a pris soudain une expression si douloureuse, que les soupçons de Sylvia se confirment à mesure que s'éveillent ceux d'Antonine.

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

Cette demande d'*explication*, implorée à mains jointes par Albert Gérard au nom de l'avenir de son bonheur et de celui d'Antonine, la surprit d'abord extrêmement, et ensuite l'affligea et lui causa de vives alarmes.

La lettre du sous-officier temoignait seulement, il est vrai, de son profond repentir du scandale de la veille, et il venait d'exprimer de nouveau ses remords à ce sujet.

Antonine, faisant généreusement la part de l'aveugle emportement du caractère de son fiancé, et pensant sincèrement qu'il se trouvait en proie

Digitized by Google

à un accès de folle et furieuse jalousie, lorsque la veille il lui jetait en présence d'étrangers ce reproche abominable : « Vous vous êtes vendue à un vieillard ! » Antonine, autant par miséricorde et par tendresse que par dignité de soi, avait dédaigné, pardonné, oublié cet outrage; elle ne songeait plus qu'à ces riants projets d'avenir caressés si longtemps, et à l'heure de s'accomplir.

Enfin, Sylvia prononçait ces paroles décisives : « A quand le mariage?... » Antonine, fidèle à sa franchise accoutumée, avouait en souriant que ce mariage, elle le hâtait de tous ses vœux.

Et Albert, d'abord silencieux, contraint et sombre, demandait d'une voix altérée *une explication*, au lieu de tomber aux genoux d'Antonine, enivré de reconnaissance, de foi et d'amour, et de fixer le terme prochain de leur union.

Ces réflexions, à mesure qu'elles se présentaient à l'esprit de la jeune artiste, lui semblaient de plus en plus inquiétantes. Sa dignité, sa conscience irréprochable lui avaient inspiré une pitié douloureuse envers l'insensé qui l'accusait d'une infamie où le ridicule le disputait à l'odieux pour qui connaissait Antonine. Aussi sa fierté, quelque passionné que fût son amour pour son

fiancé, ne pouvait, ne devait pas pardonner ou excuser une pareille insulte réitérée de sang-froid.

Mais, bientôt rassurée à ce sujet, croyant Albert incapable d'une telle aberration d'esprit, elle se demandait néanmoins quel pouvait être alors le but de cette explication.

Aussi, se contenant, reprit-elle d'une voix grave et douce :

— Je croyais, mon ami, d'après votre lettre et en suite de notre entretien, toute explication superflue. Il n'en est pas ainsi... je le regrette... et je suis prête à vous répondre en présence de notre amie.

— Moi aussi, répond Albert, je désire vivement que cette explication ait lieu en présence de madame, qui veut bien nous porter tant d'intérêt.

Le sous-officier se recueille alors un instant, et reprend :

—Je crains, Antonine, que vous ne vous soyez méprise sur le sens de ma lettre, écrite dans l'effervescence de la douleur et du repentir.

— Permettez, monsieur, — dit Sylvia, — le sens de cette lettre ne prêtait à aucune méprise... non plus que vos récents témoignages de regrets au sujet du passé.

— Mes regrets... mes remords... sont sin-

cères, madame, et c'est parce qu'ils sont sincères... navrants, c'est parce que je me reprocherais toujours... quoiqu'elle m'ait pardonné... d'avoir hier, dans l'emportement d'une jalousie aveugle, accusé Antonine d'un acte infâme, sans presque lui donner le temps de justifier les funestes apparences qui pesaient sur elle, que je la conjure, à cette heure... où de sang-froid je puis l'entendre... de me prouver... combien ces apparences étaient trompeuses.

A ces mots, qui ne lui laissent plus aucun doute sur la pensée d'Albert, Antonine tressaille, reste silencieuse et jette un regard où se révèle le douloureux ressentiment de son cœur et de sa fierté blessée.

— Comment! monsieur, — s'écrie Sylvia, — vous n'êtes pas convaincu de l'innocence d'Antonine?

— J'en suis convaincu, madame, si j'en crois mon amour... mon respect pour Antonine... et cependant, malgré moi, un soupçon me reste... et quelques mots d'elle... quelques mots seulement... peuvent à jamais détruire ce soupçon.

— Mais, monsieur, — reprend Sylvia, — la persistance de ce doute est un outrage pour celle-là qui n'a jamais... entendez-vous bien... jamais démérité de votre estime.

— Ah ! madame, — dit Albert avec un accent de sincérité irrésistible, — croyez-moi... lorsque je conjure Antonine de m'accorder cette explication au nom de notre bonheur commun, loin de songer à l'outrager... j'agis en honnête homme... Quelle serait notre vie, grand Dieu ! si, unis l'un à l'autre, elle devait être empoisonnée par un doute absurde, indigne, odieux, je l'avoue... mais que je n'aurais peut-être pas le courage de vaincre !... Hélas ! je ne serais pas le seul malheureux ! Antonine souffrirait encore plus que moi de mon injustice à son égard... notre existence deviendrait un enfer ; je connais la jalousie, la violence de mon caractère... Ah ! je vous le répète, croyez-moi, madame... croyez-moi, Antonine... moins honnête homme, je n'écouterais que la voix égoïste de la passion, je sacrifierais tout à l'accomplissement d'un mariage rêvé par nous depuis notre adolescence, attendu par moi avec la fiévreuse ardeur d'un amour constant... je céderais à son ivresse, sans souci de l'avenir... mais, plus tard, les soupçons, un moment oubliés, reviendraient malgré moi m'assaillir, et je rendrais ma femme à jamais malheureuse !... Dites, madame... dites... suis-je donc si coupable de conjurer Antonine de détruire dès à présent et à jamais ce germe de mal-

heur...? Et pour cela, que faut-il? Quelques paroles d'elle... qui mettront terme au supplice que j'endure depuis hier.

Le caractère jaloux et violent d'Albert accepté, il parlait et agissait évidemment en honnête homme.

Il aimait ardemment sa fiancée; il dépendait de lui de paraître convaincu de la vanité de ses soupçons, de la posséder par le mariage, et, sa passion satisfaite, de rendre sa femme victime de ce doute, d'abord hypocritement dissimulé.

Soupçon encore plus absurde qu'odieux, on l'a dit; soupçon que devait démentir, en tout et pour tout, le caractère d'Antonine, connu, apprécié et estimé depuis tant d'années par son fiancé; soupçon dont la seule pensée était une insulte à cette pure et loyale jeune fille.

Soit; mais parce qu'elle est ancienne commn le monde, cette vérité n'en est pas moins flagrante : « La jalousie ne raisonne point; la jalousie est aveugle. »

Or, les esprits les plus clairvoyants, les plus droits, les plus généreux, sont frappés de cécité, sont atteints de déraison lorsqu'ils subissent l'obsession de cet impitoyable sentiment.

Sylvia est touchée de ce qu'il y avait de sage, de tendrement prévoyant dans l'abnégation d'Al-

bert, qui pouvait, par une feinte conviction, posséder la femme qu'il adorait, et préférait lui avouer franchement la persistance d'un doute dont il rougissait, la conjurant de le détruire par quelques paroles...

Aussi la jeune femme, s'adressant à son amie, lui dit en souriant :

— Allons, chère Antonine, soyez compatissante jusqu'à la fin... Ayez pitié de ce dernier et faible accès d'une maladie dont quelques paroles de vous vont à jamais guérir ce jaloux. En ceci, d'ailleurs, son insistance aura eu cet avantage... qu'elle lui attirera une leçon dont il saura, espérons-le, profiter à l'avenir... Allons, chère sœur, puisqu'il vous faut prouver à monsieur que le bien n'est pas le mal... que la nuit est habituellement obscure... et que le soleil a coutume de resplendir, résignez-vous... persuadez votre fiancé de l'étonnante réalité de ces phénomènes incroyables... dont, à l'honneur éternel de sa perspicacité, M. de la Palisse avait eu jadis l'intuition... Excusez ce manque de gravité, Antonine; car vraiment, après réflexion, il y a moins à se chagriner qu'à sourire de tout ceci...

Et Sylvia reprend sérieusement en s'adressant au jeune homme :

— Je reconnais, d'ailleurs, que, dans votre aberration regrettable, monsieur, vous faites preuve, du moins, de délicatesse et de loyauté...

— Ah ! madame... si vous saviez ce que j'endure !... Avoir conscience que ce doute de ma part doit être odieux, insensé, outrageant... Et cependant ne pouvoir échapper à son obsession... Antonine... pardon... pardon... rendez-moi à la raison... à la vérité ! je vous aurai dû deux fois le bonheur de ma vie...

— Je suis prête à répondre à vos questions, Albert...si vous voulez m'en adresser,—dit Antonine d'une voix calme et grave. — Je vous écoute.

— Hier matin..., — articula péniblement le sous-officier, car ces mots semblaient brûler ses lèvres, — vous avez reconduit jusqu'à la porte de votre appartement... un homme...

— C'est vrai... et cet homme... est le meilleur de mes amis...

Puis, Antonine voyant Albert hésiter à continuer ce pénible interrogatoire, elle ajoute, en regardant bien en face et sans l'ombre d'embarras son fiancé :

— Et, de plus... ce vieil ami m'a embrassée... en me disant adieu...

— Vous avez ajouté, Antonine : « A demain, *tu* me le promets... »

— Oui... je lui ai dit cela...

Un moment de silence succède à cette réponse.

Albert reste confondu de l'assurance du regard et de la placidité de la physionomie de sa fiancée, en faisant l'aveu qu'il vient d'entendre.

Sylvia elle-même éprouve un léger mouvement de surprise ; car, la veille, au milieu de l'émotion produite par la brusque apparition du sous-officier et par ses emportements, la jeune femme avait à peine entendu (sauf cette abominable accusation : « Vous vous êtes vendue à ce vieillard ») quelques paroles rapidement échangées entre les deux fiancés ; aussi s'étonnait-elle un peu de voir Antonine avouer avec tant de confiance et de sérénité qu'elle tutoyait ce personnage qui l'avait embrassée.

— Antonine, je serais désolé de vous blesser... mais je dois vous parler en toute sincérité..., — reprend le sous-officier, dont la pâleur augmente... — ne pensez-vous pas qu'en apparence, du moins... je dis, en apparence... une pareille familiarité, envers un étranger... est au moins... bien singulière ?

— M. le colonel Germain... c'est son nom, n'est pas un étranger pour moi... il est mon meilleur ami, je vous l'ai dit, Albert...

— Cependant je ne l'ai jamais vu chez votre mère !...

— Il est vrai...

— Votre amitié pour lui est donc récente ?

— Elle date de trois ans bientôt, Albert...

— C'est l'époque de la mort de votre mère, et de mon dernier congé... Pourtant vous ne m'avez jamais, en ce temps-là, parlé du colonel Germain.

— Parce que je ne l'ai connu qu'après votre départ, lorsque vous êtes allé rejoindre votre régiment.

— Me permettez-vous, Antonine, une observation ?

— Sans doute...

— Nous nous écrivions souvent... presque chaque jour... Comment se fait-il (peut-être m'étonné-je à tort : en ce cas, je vous en prie, pardonnez-moi)... comment se fait-il que, dans vos lettres, vous ne m'ayez jamais parlé du colonel Germain ?

— Parce que, lorsque je vous écris, mon ami, j'aime mieux vous parler de vous... que d'autrui...

— Cette réponse, Antonine, est aussi gracieuse que tendre... cependant...

—Elle est vraie... Interrogez vos souvenirs,

et, sauf le nom de ma mère, répété presque autant que le vôtre... vous reconnaîtrez que, dans ma correspondance, je ne vous ai jamais parlé d'une personne étrangère...

— Je l'avoue... Pourtant n'était-ce pas, permettez-moi de vous le dire, n'était-ce pas un fait très-exceptionnel que cette liaison d'amitié... si intime... si étroite... si familièrement affectueuse, que vous en êtes venue à tutoyer... le colonel Germain?... Ne pouviez-vous pas m'apprendre les causes, les circonstances, sans doute très-exceptionnelles aussi, qui ont amené cette liaison?... Car, enfin, je le demande à madame, — ajoute Albert d'une voix contenue, s'adressant à Sylvia jusqu'alors attentive et silencieuse; — une pareille liaison ne semble-t-elle pas, en apparence du moins, presque... incompréhensible?

— En apparence... soit, — répond Sylvia; — mais vous oubliez, monsieur, que, d'abord, l'âge du colonel Germain, et ensuite les circonstances particulières qui ont dû amener sa liaison avec notre chère Antonine, autorisent légitimement une familiarité qui vous semble incompréhensible?...

— Vous avez raison, madame, et, je n'en doute pas, lorsque Antonine m'aura instruit de

ces circonstances si particulières... je reconnaîtrai, j'en suis certain, que rien n'est plus naturel que l'intimitié de ma fiancée avec le colonel Germain... Aussi, je vous le demande en grâce, Antonine... dites-moi comment vous l'avez connu... pour quels motifs...

— Mon ami..., — reprend Antonine interrompant le jeune homme, et attachant sur lui son regard loyal, mais profondément attristé, — vous me connaissez dès l'enfance... ai-je jamais menti?

— Oh! jamais...

— Me croyez-vous capable... et pesez bien mes paroles... elles sont graves, — ajoute Antonine d'une voix presque solennelle, — me croyez-vous capable d'un mensonge... même lorsqu'il s'agirait des plus chers intérêts de ma vie?

— Non... non... je sais quelle est votre franchise, Antonine.

— Eh bien, mon ami... ne m'interrogez pas sur les circonstances qui ont amené mon intimité avec le colonel Germain...

— Pourquoi ne vous interrogerais-je pas... à ce sujet... Antonine? balbutia Albert d'une voix palpitante d'angoisse; — refuseriez-vous, grand Dieu! de me répondre?

— Oui...

— Qu'entends-je, Antonine !...

— Je refuserais, je refuse, je refuserai toujours de vous répondre à ce sujet... Albert... ne l'oubliez jamais...

— Et... la cause de ce refus ?...

— C'est que, ne pouvant vous dire la vérité, je serais obligée de mentir...

— Ah ! madame... madame... vous l'entendez !...

Ces paroles sont exclamées par Albert Gérard avec un accent désespéré ; des larmes baignent son mâle visage ; il tombe accablé sur un fauteuil.

L'innocence d'Antonine n'est pas mise en doute par Sylvia, parce qu'elle a une foi absolue dans les affirmations de Wolfrang à ce sujet, et parce que tout lui dit que la jeune artiste est sincère...

Néanmoins, sa réponse à son fiancé cause à Sylvia un si pénible étonnement, qu'elle ne peut le dissimuler, non qu'elle soupçonne Antonine d'être coupable, mais il lui semble incompréhensible qu'elle refuse d'expliquer la cause de sa familiarité, de sa liaison avec le colonel Germain.

Antonine, se méprenant à l'expression de la

physionomie de son amie, se dit avec une amertume navrante :

— Elle aussi... doute de moi !

Et, tournant ses yeux éplorés vers l'image maternelle, comme si elle lui eût demandé assistance, courage et consolation, elle murmure :

— O ma mère !... ma mère !...

Digitized by Google

VII

Sylvia, en suite de quelques moments de réflexion, fut obligée de reconnaître avec douleur que l'homme le moins jaloux, le plus confiant, se fût justement inquiété ou alarmé à cette pensée, que sa fiancée tutoyait un étranger, se laissait embrasser par lui, et surtout se refusait opiniâtrément à jamais expliquer la cause de ces familiarités si compromettantes, quel que fût l'âge de cet étranger.

Aussi, combien s'accroissaient les cruelles appréhensions de Sylvia, en songeant que le

Digitized by Google

fiancé d'Antonine subissait l'obsession d'une jalousie invincible !

Ce malheureux, en ce moment, la figure cachée par son mouchoir, pleurait comme un enfant...

Les larmes de ce soldat, d'un caractère violent et d'une bravoure intrépide, étaient navrantes... Elles prouvaient la sincérité de son amour pour Antonine, et attestaient que cet amour, malgré, ou à cause même de sa jalousie, hélas ! trop justifiée en apparence, le rendait digne de la tendresse de sa fiancée... dont il était adoré...

L'effroi de Sylvia augmentait à chaque instant ; la persistance d'Antonine dans ses refus d'expliquer son intimité avec le colonel Germain pouvait amener entre les deux fiancés une rupture éternelle, et Antonine avait dit : « Cet amour sera l'unique amour de ma vie. » Sylvia la croyait... et devait la croire...

La jeune artiste semblait non moins désespérée qu'Albert Gérard, quoiqu'elle se montrât plus contenue dans sa douleur ; car, après le long regard jeté sur le portrait de sa mère, dont elle paraissait invoquer l'assistance en ce moment si grave, elle essuya ses pleurs, se raffermit, redressa le front, et, quoiqu'un sourire poignant contractât ses lèvres, son pâle et doux

visage, son regard, son attitude, révélaient une telle sérénité de conscience, que Sylvia s'écria, s'adressant à Albert :

— Mais regardez-la donc, monsieur, et vous tomberez à ses genoux en lui demandant pardon, comme je le lui demande moi-même d'avoir un instant, non pas douté de son innocence... grand Dieu !... mais...

— Ah ! Sylvia... merci... merci ! — s'écrie Antonine avec effusion, en pressant entre ses mains les mains de son amie. — Un moment je me suis crue méconnue de vous, et je souffrais cruellement !

— Non, non, jamais je n'ai douté de vous, mon amie, ma sœur ; mais tout à l'heure, je l'avoue, votre refus de répondre à votre fiancé m'a causé un moment de pénible surprise. Maintenant, tout me dit qu'une raison impérieuse, invincible, vous force à vous taire à ce sujet... et que cette raison ne peut être... ne doit être qu'honorable...

— Ah ! l'instinct généreux de votre cœur ne vous trompe pas, *vous !*

Au moment où Antonine prononce ces paroles d'un ton déchirant, Albert Gérard, pâle, le visage ruisselant de larmes, témoignant la lutte acharnée de ses soupçons contre son estime pour

sa fiancée, se jette à ses genoux, les mains jointes, balbutie d'une voix suppliante, entrecoupée par les sanglots :

— Antonine, moi aussi... je crois en vous... j'ai confiance en vous, je vous sais incapable de mentir, de me tromper... Votre visage, votre regard, tout me dit que vous êtes innocente... oui, je le jure par la mémoire de votre mère, aussi sacrée pour moi que si elle eût été la mienne... oui, je vous crois innocente à cette heure!

— Soyez béni, mon Dieu! — s'écrie Sylvia échangeant avec Antonine un regard ineffable, pendant qu'Albert, sans s'arrêter à l'exclamation de la jeune femme, poursuit d'une voix pleine d'angoisse :

— Oui... je le jure, je vous crois innocente à cette heure... mais, malheur à moi!... cette... impression ne durera pas... je me connais... mes doutes se renouvelleront plus tard. Je sais, hélas!... l'infernale obsession de ma jalousie.

Et le jeune homme, s'adressant à Sylvia :

— Ah! madame, je ne lui ai jamais dit tout ce que j'ai souffert loin d'elle, en pensant qu'elle allait seule dans un monde brillant, qui l'entourait d'hommages, lorsque je pensais qu'elle vivait seule ou qu'elle sortait seule... pour don-

ner ses leçons... J'avais tort de souffrir ainsi... c'était honteux... c'était stupide... mais c'est horrible, voyez-vous, madame, ce que je souffrais...

Albert Gérard, suffoqué par ses sanglots, s'interrompt un instant, et, se tournant vers sa fiancée :

— Et cependant alors, je ne vous soupçonnais pas, Antonine; je me révoltais à tort, j'en conviens, contre la nécessité de votre position d'artiste; je l'avoue encore, cette opiniâtre jalousie m'a inspiré ce projet, accepté par vous, d'aller en Algérie vivre de la vie paisible et solitaire du colon... Antonine, je vous le répète... en ce moment, oui, je vous crois innocente... mais demain... mais dans une heure... mes soupçons reviendront plus affreux que jamais...

Et le sous-officier, interpellant de nouveau Sylvia :

— Vous-même, madame, vous avez éprouvé, vous l'avez dit, un moment de pénible surprise en entendant Antonine refuser de me répondre au sujet de cet homme... qui... la tutoie... qui l'embrasse... Misère de Dieu!... cet homme... je le...

Le soldat n'achève pas; il devient livide,

effrayant, et, bondissant pour ainsi dire sur lui-même, il se redresse d'agenouillé qu'il était, et jette autour de lui des yeux presque égarés, étincelants d'une jalousie si féroce, qu'Antonine, frissonnant d'épouvante, saisit le jeune homme par le bras en balbutiant :

— Mon ami... au nom du ciel !... revenez à vous...

Albert Gérard porte ses mains crispées sur son front baigné d'une sueur froide, garde un moment le silence; puis, d'une voix brisée par la douleur :

— Pardon, Antonine... pardon, madame, je ne sais plus ce que je disais... j'étais fou de rage.

Albert Gérard garde un instant le silence; puis, s'adressant à sa fiancée d'un ton suppliant, dont la douceur touchante contraste avec ses derniers emportements :

— Antonine, ayez pitié de moi !.. soyez indulgente, soyez généreuse... ne me refusez pas cette explication... qui, à l'instant, changerait en joie... en confiance pour le présent et pour l'avenir, les tortures de la jalousie... Antonine, je vous en conjure... au nom de votre mère, qui a béni notre amour, ne me poussez pas au désespoir... faites la part de ce qu'il y a d'indomptable... d'emporté dans mon caractère...

Antonine se recueille, et, d'une voix douce mais ferme, annonçant une résolution inflexible :

— Écoutez-moi, mon ami : cette discussion a trop duré, terminons-la... Vous me conjurez de faire la part de ce qu'il y a d'indomptable, d'emporté dans votre caractère... cette part, je l'ai faite... Vous m'avez accusée... en public... de m'être vendue... à un homme... vous avez voulu me tuer...

— Ah ! mon repentir... mes remords...

— Votre repentir... vos remords m'ont touchée, Albert... et, Sylvia vous le dira, même avant d'avoir reçu votre lettre... vous étiez pardonné... Si outrageante que fût votre accusation d'hier au soir, elle ne pouvait m'atteindre... vous ne jouissiez plus de votre raison... et dans votre accès de folie furieuse... vous m'eussiez tuée... que je serais morte en vous excusant... Eh bien, malgré votre accusation odieuse... malgré vos menaces de mort... malgré la ténacité de vos injurieux soupçons... mon cœur est toujours à vous... mes projets sont toujours les mêmes... Vous fixerez à notre mariage le terme qu'il vous plaira... nous irons vivre où vous voudrez et comme vous le voudrez... Ces offres, je vous les fais le front haut, parce que... et

songez à la valeur de ce serment dans ma bouche, mon ami, parce que je vous jure, sur la mémoire de ma mère, que voilà... que je n'ai jamais, en quoi que ce soit, démérité de votre estime... et que je suis toujours la loyale et honnête fille que vous aimiez...

— Quoi ! et l'accent de cette voix... l'assurance de ce regard... la sainteté de ce serment ne vous convaincraient pas... monsieur !... vous pourriez encore conserver quelque soupçon !... — s'écrie Sylvia entraînée par l'irrésistible empire de la sincérité d'Antonine.

Mais celle-ci, d'un geste, la priant de ne point l'interrompre, continue ainsi :

— J'ajouterai ceci, Albert... Oui, pour tout autre que vous... mon refus de m'expliquer sur les causes de mon intimité avec le colonel Germain... serait injustifiable... et pourrait éveiller des doutes... fâcheux pour moi...

— Vous en convenez... mon Dieu... et vous refuseriez de...?

— J'en conviens... parce que cela est vrai... et je refuse... et, je vous le répète, je refuserai toujours... vous m'entendez, Albert?... et vous savez la fermeté de mon caractère... je refuserai toujours de m'expliquer à ce sujet...

— Ah !... vous êtes sans pitié !...

— Telle est la fatalité de ma position, mon ami.

— Mon Dieu ! — s'écrie le soldat ; — mais enfin... les causes de votre intimité avec... avec... cet homme... sont honorables... sans doute ?

— Parfaitement honorables...

— Alors... au nom du ciel !... Antonine... pourquoi vous obstiner à me les cacher ?

— Parce que le devoir me commande de me taire, mon ami.

— Le devoir !... quel devoir ?

— Je ne puis vous en dire davantage... Vous savez maintenant, Albert... la vérité... toute la vérité... Votre destinée... la mienne sont entre vos mains ; si vous n'avez pas assez de confiance en moi pour croire à ma parole... à mon serment sacré... si le soupçon... doit à jamais empoisonner votre vie... si, enfin, votre raison ne peut admettre qu'il se présente des circonstances telles qu'une honnête femme, liée par le devoir... ne puisse autrement défendre son honneur qu'en jurant qu'elle est irréprochable, en ce cas, mon ami... que tout soit fini entre nous... vous l'aurez voulu...

Antonine essuie ses pleurs, raffermit sa voix altérée par une émotion croissante, et poursuit ainsi :

— Quelle que soit votre décision, Albert, je ne m'en plaindrai pas... je ne vous accuserai pas... parce qu'il faudrait, je le sais, votre caractère jaloux accepté, être d'une trempe d'âme peu commune... ou avoir en moi la confiance que je mérite d'inspirer, pour braver des apparences dont je ne me dissimule pas la gravité... Vous réfléchirez à loisir, Albert... vous me ferez connaître votre résolution... Quelle qu'elle soit, je vous le répète... croyez-le, mon ami... croyez-le bien... elle ne changera en rien mon amour pour vous... Je vous aimerai dignement... jusqu'à la fin... et je mourrai fille... Et, ce ne sont pas là... des paroles de roman... je vous l'ai dit, Sylvia.

Et Antonine, brisée, vaincue par l'émotion contre laquelle en vain elle essaye de lutter de nouveau, ne peut contenir ses larmes ; elle appuie en sanglotant son front sur l'épaule de son amie.

Celle-ci la serre entre ses bras, en disant à Albert d'une voix éplorée :

— Ah ! monsieur... ne pas la croire... ce serait ne pas l'aimer...

— C'est elle qui ne m'aime pas !... c'est elle qui ne m'aime plus !... — s'écrie le jeune homme exaspéré ; — elle sacrifie notre amour, notre avenir à un entêtement odieux !

— Ce reproche est injuste... Albert, — répond Antonine d'une voix entrecoupée. — S'il me faut accomplir ce cruel sacrifice... je l'accomplirai, je vous l'ai dit... au nom du devoir!

— Votre devoir est d'être sincère envers moi! — s'écrie le soldat rendu injuste par la douleur et la jalousie. — Votre devoir, c'est de me prouver que votre étrange intimité avec cet homme a des motifs honorables... et, s'ils l'étaient... vous les avoueriez... oui... et, puisque vous vous obstinez à me les cacher, c'est que vous avez à en rougir...

— Quoi, monsieur! — reprend Sylvia avec un accent de reproche véhément, — cette malheureuse enfant vous a dit que, liée par le devoir, elle devait se taire! A ce devoir elle aurait l'admirable courage de sacrifier son amour... le vôtre, et vous osez l'accuser encore!

— Eh! madame, cela fût-il vrai, il est donc un sentiment qui, chez elle, passe avant son affection pour moi... puisque à ce sentiment, elle est capable de me sacrifier...

— Mais, insensé que vous êtes! Antonine est prête à vous épouser... malgré des doutes injurieux qu'elle vous pardonne...

— Oui, — reprend amèrement le soldat, —

si je suis assez... assez lâche... assez ignoble pour fermer les yeux sur son intimité coupable avec ce misérable.

— Albert! ces paroles sont indignes... et je...

Puis Antonine, dominant son indignation douloureuse, ajoute :

— Mais vous recommencez de perdre la raison... vous ne pouvez plus m'offenser...

— Vous offenser! — s'écrie le soldat cédant à la violence de son caractère, jusqu'alors et depuis longtemps si difficilement contenue; — ah! c'est vous offenser que de qualifier comme il doit l'être... ce misérable vieillard qui a détruit mon bonheur... mon avenir!... qui vous a corrompue peut-être!... Vous l'aimez donc bien, cet homme... que vous le défendez ainsi?

— Ah! c'en est trop! — s'écrie Antonine.

Mais, à ce moment, la porte du salon s'ouvre, et la femme de ménage introduit le colonel Germain.

VIII

Madame Pigal, la femme de ménage, en introduisant chez Antonine le colonel Germain, avait dit à part soi, avant de se retirer :

— Voilà le *vieux* et le *jeune* ensemble... qu'ils s'arrangent... ça va faire une scène terrible! Ils vont se carnager! se dévorer! Eh bien, tant mieux! ça lui donnera une bonne leçon, à cette vilaine créature que je croyais si honnête!

Ce pensant, madame Pigal referme sur elle la porte du salon.

Digitized by Google

Le colonel Germain, âgé d'environ cinquante ans, n'offrait en rien l'aspect d'un *vieillard*, malgré sa moustache grisonnante, ainsi que sa chevelure abondante et bouclée; sa taille était svelte, élégante et élevée; son œil, noir comme ses sourcils prononcés, semblait encore briller du feu de la jeunesse; ses traits, jadis remarquablement beaux, conservaient la régularité de leurs lignes.

On ne pouvait, en somme, rencontrer une figure plus noble, plus martiale que la sienne.

Albert Gérard, quoique la femme de ménage n'eût pas prononcé le nom du colonel Germain, le reconnut aussitôt en sentant sa jalousie s'exaspérer jusqu'au délire.

A l'entrée de ce personnage, dont l'extérieur différait complétement de celui d'un *vieillard*, tel que se l'était jusqu'alors imaginé le soldat, il ne douta plus : le colonel, probablement *très-roué*, grâce aux nombreuses bonnes fortunes dont il avait dû jouir dans sa jeunesse, grâce à ses avantages naturels, était parvenu à abuser de l'inexpérience et de la candeur d'Antonine, étant seule, sans appui et livrée presque sans défense à la merci de son séducteur.

De sorte que — alternative horrible — Albert se persuada que, si sa fiancée ne s'était

pas vendue, elle avait pu se donner librement à son rival.

Or, l'orgueil humain est si féroce, que le malheureux fou aurait peut-être préféré qu'Antonine eût cédé à une cupidité infâme, plutôt que de céder aux séductions du colonel Germain.

Cette dernière préférence accordée à un homme sur un autre homme et dégagée de tout intérêt sordide, blessant, déchirant à vif l'amour-propre d'Albert, le mettait hors de lui.

Enfin, il remarqua que sa fiancée, prévoyant sans doute un éclat redoutable, s'était, aussitôt après l'entrée du colonel Germain, élancée vers lui sans cacher les symptômes de la crainte la plus vive, la plus tendre, et, lui serrant la main, lui avait murmuré quelques paroles à l'oreille, en lui désignant du regard son fiancé.

Sylvia, pâle, tremblante, est si bouleversée, qu'elle est obligée de s'appuyer à un meuble, presque défaillante d'effroi, en pensant à ce qui va se passer entre ces deux hommes...

Albert, livide, les traits contractés par les spasmes de la jalousie, de la haine, de la fureur, s'efforce d'abord de se contenir, obéissant malgré lui au respect que lui impose le grade du colonel Germain, respect presque involontaire, né d'une longue observance de la discipline militaire.

Digitized by Google

ALBERT, *d'une voix sourde et sardonique.*

Mon colonel... vous êtes exact au rendez-vous qu'hier matin... lorsque vous l'embrassiez... vous a donné mademoiselle... Je suis vraiment fâché... de venir troubler votre tête-à-tête...

ANTONINE, *éperdue; bas, au colonel.*

Ayez pitié de lui !

LE COLONEL GERMAIN, *bas, à Antonine.*

Sois tranquille. (*Haut, d'une voix calme et grave.*) Monsieur Albert Gérard, je vous crois et je vous sais un galant homme...

ALBERT, *avec un éclat de rire ironique.*

En d'autres termes... vous me croyez un sot, mon colonel ?

SYLVIA, *bas, à Antonine.*

Du courage... sœur... du courage !...

ANTONINE, *d'une voix faible.*

Je me sens mourir... j'avais oublié la visite que devait me faire le colonel, ce matin...

Digitized by Google

LE COLONEL GERMAIN, *à Albert.*

Quelques mots, monsieur, mettront terme à une méprise que vous serez le premier à déplorer. Mademoiselle Antonine, pour qui j'ai la plus respectueuse, la plus sincère amitié, m'a fait l'honneur de me confier ses projets de mariage avec vous... et je voyais dans ce mariage le plus heureux avenir pour mademoiselle et pour vous... Elle m'a dit tout le bien qu'elle pensait de vous... monsieur... ajoutant que vous étiez et seriez l'unique amour de sa vie...

ALBERT, *effrayant.*

Sans vous compter, mon colonel... cela va de soi... Et vous avez pensé que je serais plus tard assez benêt... pour épouser votre maîtresse?

ANTONINE, *avec un sanglot.*

Mon Dieu! entendre cela... entendre cela!...

SYLVIA, *à part.*

Le sang-froid de ce malheureux m'épouvante plus encore que ses fureurs d'hier...

LE COLONEL GERMAIN, *impassible.*

Monsieur Albert, nous sommes tous deux soldats... tous deux gens de cœur... et entre soldats... entre gens de cœur... il est un serment auquel on a toujours foi... à moins d'être... ce que, heureusement, nous ne sommes... ni l'un ni l'autre... J'ai cinquante ans, monsieur...

ALBERT.

Allons donc, mon colonel... vous avez l'air d'un jeune homme... Demandez plutôt à votre maîtresse.

ANTONINE, *suppliante, au colonel.*

De grâce!... il n'a plus la tête à lui.

LE COLONEL GERMAIN, *rassurant Antonine d'un regard, reprend avec une dignité froide.*

J'ai cinquante ans... monsieur Albert... et, pendant trente ans de bons services, je n'ai donné à personne... le droit de douter de ma loyauté... Vous me croirez donc... Je vous donne ma parole de soldat... que mademoiselle Antonine Jourdan n'a jamais cessé de vous aimer, qu'elle est aussi digne de votre profond

respect et de votre amour... que lorsque vous l'avez quittée.

ALBERT.

Mon colonel... avez-vous, hier, en la quittant, embrassé mademoiselle?

LE COLONEL GERMAIN, *légèrement embarrassé.*

Il est vrai, monsieur.

ALBERT.

A la bonne heure!... voilà qui est parler!... c'est franc! pas de mystères!

LE COLONEL GERMAIN.

Je n'ai aucune raison de vous cacher cela, monsieur, que lorsque j'ai l'honneur de prendre congé d'elle, mademoiselle veut bien me permettre de l'embrasser...

ALBERT.

Excellente habitude, mon colonel!... et mademoiselle... a la non moins amoureuse habitude de vous tutoyer?...

LE COLONEL GERMAIN, *rougissant.*

Monsieur...

ALBERT.

Quoi! vous rougissez, mon colonel?... vous n'osez répondre?... Touchante timidité chez un... vieux roué!... (*Mouvement du colonel; un regard éploré d'Antonine le contient.*) Mais votre maîtresse, moins rouée... ou plus rouée... que vous... je vous laisse le choix, mon colonel... avoue tout simplement qu'elle vous tutoie... Pourriez-vous, s'il vous plaît... m'expliquer le motif de cette honnête familiarité, avec une jeune personne que je devais épouser?...

SYLVIA, *à part.*

Ah! je tremble... la fureur de ce soldat va éclater...

LE COLONEL GERMAIN.

Mon âge autorise la familiarité avec laquelle mademoiselle daigne traiter un bon et vieil ami, monsieur... Mais, permettez : je le vois avec regret, vous n'avez pas, par inadvertance sans

doute, suffisamment pesé la valeur de ces mots... que je vous répéterai, monsieur... et cette fois... j'en suis certain... vous mettrez fin à des accusations... que le trouble de votre esprit peut seul excuser. (*D'une voix haute et solennelle.*) Mademoiselle Antonine n'a, en quoi que ce soit, démérité de votre respect, monsieur... et, de cela... je vous donne de nouveau ma parole de soldat...

ALBERT, *livide et l'œil injecté de sang.*

Et moi, monsieur... je vous donne ma parole de soldat... que vous êtes le dernier des misérables !...

ANTONINE *se jette au devant du colonel Germain, qui a bondi à l'insulte d'Albert.*

Ne lui répondez pas... il perd la raison... Par pitié... sortez... sortez...

SYLVIA, *épouvantée, voyant Albert se précipiter devant la porte, afin d'en barrer le passage.*

Il est trop tard !

ANTONINE, *courant éperdue à Albert, adossé à la porte, et effrayant.*

Je vous en conjure... revenez à vous... Al-

bert... il vous a dit la vérité... je vous le jure... Laissez-le sortir... au nom du ciel, laissez-le sortir !

ALBERT.

Tu trembles... pour la vie de ton amant... tu as raison de trembler... Je le tuerai !

ANTONINE, *voulant prendre la main d'Albert.*

Mon ami... écoutez-moi... je...

ALBERT, *la repoussant violemment.*

Arrière, infâme !

Antonine a été si rudement rejetée en arrière, qu'elle serait tombée sur le parquet sans le secours de Sylvia.

Celle-ci la reçoit dans ses bras et la soutient au moment où le colonel Germain, incapable de se dominer plus longtemps, s'élance menaçant vers le sous-officier...

Mais, par un dernier effort de volonté, il s'arrête à deux pas du jeune homme, le toise, garde un instant le silence, puis d'une voix presque calme, s'adressant à Albert :

— Dans l'état d'exaspération où vous êtes...

je ne vous laisserai pas seul avec mademoiselle... Sortons... monsieur...

ALBERT.

Oh ! pas encore !... pas encore !...

LE COLONEL GERMAIN.

Regardez-la donc... malheureux fou !... elle se meurt d'épouvante !

ALBERT.

Tant mieux !... et, lorsque je vous aurai aussi tué, vous, je serai vengé ! Ce sera un duel à mort ! (*Se tournant vers Antonine.*) Tu entends, mon honnête et chaste fiancée ?... un duel à mort !... bien à mort !...

ANTONINE, *se redressant avec terreur.*

Un duel !... entre eux !... mais c'est impossible !... et je... (*Les forces lui manquent ; elle retombe dans les bras de Sylvia, qui la soutient toujours agenouillée.*) Mon Dieu... ayez pitié de moi !...

LE COLONEL GERMAIN, *froidement, à Albert.*

Je ne peux pas me battre avec vous... vous le

savez bien... je suis colonel... vous êtes sous-officier...

ALBERT.

Je ne suis plus militaire... j'ai mon congé...

LE COLONEL.

Il n'importe!... je ne me battrai pas avec vous...

ALBERT.

Ah! vous refusez?...

LE COLONEL GERMAIN.

Oui...

ANTONINE, *soutenue par Sylvia, d'une voix basse et déchirante.*

Ils vont s'égorger!... mon Dieu!... et je n'avais qu'un mot à dire!...

SYLVIA, *suppliante.*

Dites-le... empêchez un affreux malheur... dites-le...

ANTONINE, *se tordant les mains de désespoir.*

Je ne peux pas le dire... mon Dieu ! je ne peux pas ! J'ai fait un serment... le plus terrible des serments !

ALBERT, *au colonel, et haletant de fureur.*

Vous refusez de vous battre ?

LE COLONEL GERMAIN.

Je refuse.

ALBERT.

Mais, non content... d'être un menteur, un parjure, vous êtes donc aussi un lâche ?...

LE COLONEL GERMAIN. *Il devient pourpre, puis, d'une pâleur mortelle ; il va éclater ; mais, voyant Antonine toujours à genoux, muette de terreur, se tourner vers lui en tendant ses mains jointes, il se dompte.*

Je ne suis pas un lâche... et je ne me battrai pas avec vous... monsieur...

ALBERT, *terrible, et les poings crispés.*

C'est votre dernier mot ?

LE COLONEL GERMAIN.

C'est mon dernier mot...

ALBERT.

Écoutez... vous êtes un vieux soldat... j'ai encore mes préjugés militaires... il me répugne, voyez-vous, de lever la main sur un homme à cheveux gris... qui a porté l'uniforme; mais, si vous ne voulez pas vous battre, je vous soufflette!

Le colonel Germain, à ce dernier outrage, perd son sang-froid; il lance au sous-officier un tel regard, sa physionomie est si menaçante, qu'Antonine se traîne sur ses genoux entre les deux adversaires, et, palpitante, s'écrie :

— Albert!... écoutez... vous allez tout savoir... je...

Mais, soudain, les yeux égarés de la jeune fille rencontrent le portrait de sa mère : elle pousse un cri d'effroi, et, cachant son visage entre ses mains, elle murmure, défaillante :

— Non!... je ne peux pas!... je ne peux pas...

Et Antonine, se renversant en arrière, reste presque mourante, soutenue par Sylvia, qui vient de s'agenouiller près d'elle.

LE COLONEL GERMAIN, *se plantant face à face devant Albert, et croisant ses bras sur sa poitrine.*

Oui, je refuse le duel... Et maintenant, jeune homme, osez donc lever la main sur moi!.. osez donc souffleter ce visage cicatrisé par la bataille!... (*Albert, atterré, recule d'un pas.*) Osez donc vous porter contre moi à ce dernier outrage... sachant un duel impossible entre nous, et alors... qui de vous ou de moi, jeune homme, sera le lâche? Répondez!... quel sera le lâche?...

ALBERT, *écrasé par ces nobles paroles, garde le silence; un morne désespoir succède à son farouche emportement.*

Monsieur... si j'avais pu conserver le moindre doute... sur le malheur affreux... qui me frappe (*sa voix se brise*), votre calme devant mes insultes, votre inexplicable refus de vous battre avec moi... me prouveraient ce dont je ne suis que trop convaincu : l'on ne fait un pareil sacrifice... qu'à une... femme... dont on est aimé!

LE COLONEL GERMAIN.

Mais, insensé que vous êtes... je vous ai juré ma parole de soldat que...

ALBERT.

Pas un mot de plus, monsieur; je vous cède la place... (*S'adressant à sa fiancée, qui sanglote convulsivement, le front appuyé sur l'épaule de Sylvia.*) Adieu, Antonine... et pour jamais, adieu !... Vous me faites bien du mal... je vous le pardonne; soyez heureuse !... quant à moi... tout est fini... et ce soir... (*Albert n'achève pas ; il s'élance vers la porte, et, se retournant vers la jeune fille.*) Adieu ! Antonine, soyez heureuse !...

Le sous-officier disparaît au moment où le colonel Germain court à lui, dans l'espoir de le retenir.

Digitized by Google

IX

Sylvia, avec le secours du colonel Germain, a aidé Antonine à se relever, et l'a placée à demi étendue sur un sofa. La jeune fille continue de sangloter, les yeux fermés, sans prononcer une parole, serrant de temps à autre, avec une force convulsive, la main de Sylvia, debout près du sofa, vers lequel est penché le colonel Germain.

Celui-ci contemple Antonine avec une expression d'angoisse et de tendresse inexprimable, et ses larmes, coulant alors, vont se perdre dans son épaisse moustache grise.

Digitized by Google

Le silence prolongé que gardent son amie et le colonel Germain fait penser à Sylvia qu'après cette scène cruelle ils désirent rester seuls.

Elle se courbe vers la jeune artiste, et, la baisant tristement au front :

— A bientôt, chère Antonine... je reviendrai dans la journée... Courage, pauvre sœur, courage !... ne vous désespérez pas... vous reverrez Albert... la réflexion et son amour vous le ramèneront.

Puis, répondant à un signe de tête négatif et à un gémissement douloureux d'Antonine, la jeune femme ajoute :

— Son amour vous le ramènera, vous dis-je... mais il faudrait lui écrire... Si cela vous coûte, dans l'abattement où vous êtes... voulez-vous que, moi, je lui écrive ?... Il a paru me témoigner quelque confiance... Wolfrang lui porterait ma lettre... et, pour plusieurs raisons, j'en suis presque certaine, il convaincrait ce malheureux insensé que vous n'avez pas démérité de son amour...

— Chère... chère Sylvia, — répond Antonine d'une voix affaiblie, baisant la main de la jeune femme, — vous êtes un ange de consolation et de bonté.

— Ah ! madame..., excusez-moi de ne pas

vous avoir exprimé jusqu'ici... ma profonde reconnaissance de l'intérêt que vous portez à mademoiselle..., — dit le colonel Germain d'un accent pénétré; — mais... au milieu du trouble causé par tant de pénibles incidents... je n'ai pu vous adresser la parole... et j'ignore encore, madame, à qui j'ai l'honneur de parler?

— A la meilleure amie d'Antonine, monsieur... bien que notre connaissance ne date que d'hier... Mais que pensez-vous, monsieur, de mon idée, d'écrire à cet infortuné, en lui faisant porter ma lettre par une personne qui, je le répète, saura, peut-être, le persuader de la vérité?

— Cette idée, madame... est excellente... il faudrait l'exécuter tout de suite...

— Chère Antonine..., — reprend Sylvia, — où demeure Albert?

— Hélas!... j'ignore à quel hôtel il est descendu... et, vous le savez... je n'ai pas eu le temps de le lui demander...

— Ah! c'est désolant, — reprend Sylvia; — mais, habituellement, où logeait-il?

— Dans une maison garnie de la rue Montmartre, hôtel des Étrangers...

— Il est probable qu'il y aura encore logé cette fois-ci, et je vais envoyer à l'instant pren-

dre le renseignement, — dit Sylvia ; — mais que faire... si notre espoir est trompé ?

— Albert, à son arrivée, a dû faire viser sa feuille de route à l'état-major de la place, — reprend le colonel Germain, — et donner aussi son adresse... J'irai tout à l'heure à l'état-major... m'informer à ce sujet...

— En ce cas, chère Antonine, je vais me hâter d'écrire ma lettre... il est presque certain maintenant que, d'une façon ou d'une autre, nous saurons l'adresse de votre Albert... et alors... comptez sur l'effet de ma lettre, et surtout sur l'éloquence persuasive de Wolfrang... Ainsi donc, à bientôt ! je reviendrai vous apprendre le résultat de mes informations... Du courage... mon amie... ma sœur...

Et Sylvia s'incline vers la jeune fille, afin de lui donner un dernier baiser.

Antonine, enlaçant alors de ses bras son amie, se penche vers elle, et lui dit tout bas, d'une voix navrante :

— Malgré les apparences... vous, du moins... vous me croyez innocente... n'est-ce pas ?

— Est-ce que sans cela... j'écrirais à votre Albert ? — répond aussi tout bas Sylvia en serrant tendrement la main d'Antonine.

Et, se relevant en s'adressant au colonel Ger-

Digitized by Google

main, qui s'incline respectueusement devant elle :

— Adieu, monsieur... je vous laisse avec notre pauvre amie... veillez bien sur elle... et croyez qu'elle trouvera toujours en moi l'affection de la meilleure, de la plus dévouée des sœurs...

A peine Sylvia a-t-elle fermé la porte du salon, que le colonel Germain se jette à genoux devant le sofa où est à demi étendue Antonine, et la serre passionnément entre ses bras, en murmurant d'une voix étouffée par les pleurs ;

— Mon enfant !... ma pauvre enfant !

— Ah ! mon père... je suis bien malheureuse... je ne *le* reverrai jamais, Albert !... Mais j'aurai accompli mon devoir... jusqu'à la fin... je n'aurai pas déshonoré la mémoire de ma mère ! j'aurai tenu le serment qu'elle a exigé de moi à son heure dernière... lorsque, me révélant l'unique faute de sa vie... faute tant pleurée, si dignement expiée par elle... ma mère m'a dit en m'apprenant le secret de ma naissance : « Jure-moi de ne confier à personne ce triste secret... pas même à Albert, ton fiancé. » J'ai juré... j'ai tenu ma parole... le sacrifice est consommé.

Digitized by Google

X

Pendant que se passaient les événements précédents aux divers étages de la *Maison du bon Dieu*, avait sonné l'heure du rendez-vous accordé par Francine Lambert à M. de Luxeuil.

La jeune femme, après le départ du libraire pour le château de Stains, où il devait être retenu jusqu'à la nuit par la vente d'un grand nombre de livres précieux, la jeune femme, cruellement agitée par une lutte violente entre son coupable amour et ses devoirs, entre sa recon-

Digitized by Google

naissance pour la généreuse bonté de son mari, — bonté dont le lecteur ne soupçonne pas encore l'étendue, — et le fatal attrait qu'elle ressentait pour le jeune *beau*, était restée indécise entre le bien et le mal...

Tantôt elle songeait que l'absence prolongée de son mari et le prétexte imaginé par elle d'aller examiner les livres renfermés dans le grenier, lui offraient l'occasion — unique peut-être — d'aller sans danger au rendez-vous dont elle était convenue la veille avec M. de Luxeuil.

Tantôt elle reculait devant cette résolution, sentant que ce premier pas pouvait la conduire à sa perte, au déshonneur, à une vie misérable et pis encore peut-être... car l'admirable conduite du libraire envers elle devait le rendre inexorable, s'il découvrait l'infidélité de sa femme... Il la chasserait de sa maison, et, désormais en proie à la détresse, Francine devrait choisir entre les plus dures privations et les infâmes ressources qu'une femme réduite aux expédients peut trouver dans sa jeunesse et dans sa beauté...

A cette pensée, Francine tremblait d'épouvante; car, malgré son intelligence bornée, malgré la faiblesse de son sens moral... il restait

en elle un certain fonds de délicatesse et d'honnêteté.

Ainsi, lorsque cette redoutable éventualité se présentait à son esprit... et elle s'y présentait souvent :

— Si mon mari me chasse de chez lui... de quoi vivrai-je ?

Il ne vint pas une fois à l'esprit de Francine de se dire : « M. de Luxeuil est riche, il est la première cause de ma perte... J'aurai recours à lui... »

Non, à ce misérable et sot amour, madame Lambert se sacrifiait aveuglément, sans arrière-pensée, sans calcul, avec cette abnégation coupable sans doute, mais empreinte de ce dévouement aveugle dont la femme seule est capable, et dont l'homme — sauf de rares exceptions confirmant la règle — est complétement incapable dans son brutal égoïsme.

Cette affirmation n'est point exagérée.

Par exemple, que risque, au pis aller, M. de Luxeuil en rendant Francine infidèle à ses devoirs ?

Dans le cas où cette infidélité est découverte, trois alternatives se présentent :

M. de Luxeuil, surpris en flagrant délit, peut tuer M. Lambert, ou être tué par lui en duel, ou

cité par lui en justice comme adultère, et condamné à un maximum d'une ou de deux années de prison.

Graves sans doute sont ces conséquences; mais leur action, toute *matérielle*, nullement déshonorante aux yeux du monde, est, d'ailleurs, soumise à des chances aléatoires.

Surpris en flagrant délit, M. de Luxeuil peut n'être pas tué par M. Lambert, et, provoqué en duel par le mari outragé, l'amant peut avoir l'avantage dans le combat. — Quant au procès en adultère, suivi d'une ou deux années de détention... la peine est légère.

Mais quel est le sort, non point aléatoire, mais CERTAIN, de madame Lambert, son infidélité découverte?

Son mari, cédant à une admirable mansuétude, lui pardonnera-t-il la faute qu'elle avait commise?

La grandeur écrasante de ce pardon rendra plus affreux encore le remords de la jeune femme égarée, mais non foncièrement pervertie. Condamnée à vivre désormais en présence de l'honnête homme ulcéré qui a répondu à l'outrage, à la noire ingratitude de l'épouse criminelle... par l'indulgence ou la pitié, la vie de cette infortunée ne sera-t-elle pas pour toujours empoisonnée?

Mais si, obéissant à une indignation légitime... et que le passé (encore ignoré du lecteur, nous le répétons) doit rendre impitoyable, M. Lambert envoie Francine sur le banc des adultères?

Que de hontes... que de souffrances... pour elle... ainsi exposée au pilori du tribunal, aux regards de tous!...

Puis, son temps de prison expiré... prison partagée avec des femmes perdues... c'est la misère et les hideuses tentations de la misère... lorsqu'on est belle et jeune!

Et, si M. Lambert est tué en duel par M. de Luxeuil... ou si celui-ci est tué entre ses bras par M. Lambert, quels sanglants et épouvantables remords pour Francine!

Et, si M. Lambert, par pudeur pour son nom, se borne à chasser de sa maison la femme coupable... que devient-elle, si, dénuée de ressources, elle en cherche et en trouve d'infamantes!

Hélas! à mesure que viendra l'âge et que s'en ira la beauté, la misérable créature descendra, degré à degré, l'échelle du vice jusqu'à ces fangeux bas-fonds où il n'a même plus de nom dans la langue des honnêtes gens!

Et, maintenant, comparez les risques courus par M. de Luxeuil et par Francine, par la découverte de leur liaison adultère.

Lequel des deux risque davantage, et, conséquemment, fait montre de plus d'abnégation en affrontant des périls disproportionnés?

M. de Luxeuil risque sa vie... et il a des chances égales pour qu'elle soit sauvée.

Francine est fatalement, infailliblement vouée pour le reste de ses jours à la douleur, au remords, à la misère, ou à une ignominie pire que la misère, existence auprès de laquelle la mort est un bienfait.

Et cet exemple peut et doit s'appliquer à toutes les liaisons de ce genre.

De la part de l'homme, risque purement matériel.

De la part de la femme, sacrifice immense et généralement insensé, si l'on songe aux objets de ce sacrifice, qui n'en demeure pas moins immense.

Ah! si les hommes couraient relativement les mêmes périls que leur victime, si leur existence entière pouvait être brisée, diffamée, déshonorée, leur avenir perdu par suite d'une liaison adultère; ah! s'ils risquaient seulement d'être atteints dans leur fortune, combien chastes ils deviendraient soudain! que de Josephs l'on verrait laisser, en rougissant, leur manteau entre les mains de belles Putiphars, trop insou-

cieuses de leurs propres risques, pour songer à ceux que courent les objets de leur flamme!

Donc, Francine Lambert luttait de son mieux contre son amoureux penchant, lutte de plus en plus pénible à mesure que s'était approchée l'heure de son rendez-vous avec M. de Luxeuil... rendez-vous si favorisé par l'absence prolongée du libraire.

Le garçon de magasin Bachelard, ce bavard, ce curieux, cet observateur redoutable, qui remarquait que la femme de son patron avait, ce jour-là, coiffé un frais bonnet, revêtu sa robe la plus élégante et chaussé des bottines neuves, Bachelard, en apparence occupé à ranger des livres dans la boutique, épiait sournoisement sa bourgeoise, non plus seulement curieux à outrance, mais plein de rancune contre Francine; car, afin de motiver d'un prétexte sa visite au grenier après le départ de son mari, elle avait accusé la négligence du commis.

Soudain, et peu de minutes avant que deux heures eussent sonné, Bachelard aperçoit M. de Luxeuil à pied, et passant lentement devant la boutique, où il jette un regard prolongé en toussant légèrement...

Francine tressaille, lève la tête, ses yeux rencontrent ceux du jeune *beau*...

Elle devient pourpre... Il passe et s'éloigne dans la direction de la porte cochère de la maison.

— Ils ont échangé un regard d'intelligence! ils s'entendent !... j'en étais sûr... Le muscadin rentre chez lui... attention !... je gage qu'il va y avoir du nouveau, — se dit Bachelard. — Ah ! mon aimable patronne, afin de pouvoir monter au grenier pour tes manigances, tu m'as accusé de laisser manger les livres par les rats !... Bien ! bien ! tu me payeras cela... ton compte est bon, à toi, avec ton frais bonnet, ta robe vert-pomme et tes bottines neuves...

Pendant ces réflexions du commis, qui ne cesse de l'épier, madame Lambert, pâle, le sein palpitant, l'œil fixé sur la clef du grenier placée devant elle, sent que le moment suprême est arrivé...

Le jeune *beau* l'attend chez lui selon la promesse que, la veille, il lui a arrachée...

A ce moment, le valet de chambre de M. de Luxeuil entre dans le magasin, et, s'adressant à la femme du libraire :

— Madame, avez-vous, s'il vous plaît, les œuvres de Walter Scott ?

— Non, monsieur, répond Francine s'efforçant d'affermir son accent; car il était convenu, entre elle et M. de Luxeuil, que celui-ci éloignerait son

domestique et l'enverrait, en passant, demander les œuvres de Walter Scott.

— Pardon, madame, — dit le domestique en sortant, suivi des yeux par Bachelard, qui, du seuil de la boutique, le voyant dépasser la porte de la maison, se dit :

— Bon ! le mirliflore envoie son domestique en course... afin d'être seul chez lui. Est-ce que la bourgeoise s'arrêterait au second étage, au lieu d'aller attendre son galant au grenier?... C'est ça qui serait du chenu ! Malheureux patron ! infortuné père Lambert ! tu me fais de la peine... Mais tu seras vengé... et moi aussi... car toute la maison saura que la bourgeoise n'a mis ses bottines neuves que pour trotter menu chez ce muscadin...

— Bachelard, — dit soudain Francine en se levant du comptoir, et d'une main tremblante prenant la clef du grenier, — gardez le magasin... je monte en haut, visiter les caisses de livres.

Madame Lambert a prononcé ces mots d'une voix très-calme.

Elle se dirige vers l'arrière-boutique, où aboutit un escalier de dégagement, conduisant au palier de l'entre-sol habité par les deux époux ; de là, on peut monter aux étages supérieurs.

— Madame, — dit Bachelard à Francine au moment où elle entre dans l'arrière-boutique, — est-ce que vous resterez longtemps... là-haut?

— Je n'en sais rien... cela dépendra du temps que je mettrai à visiter les livres..., — répond madame Lambert en refermant derrière elle la porte de l'arrière-boutique.

— Ça y est! — s'écrie Bachelard demeuré seul. — Infortuné père Lambert! scélérate de femme! Oh! maintenant, je te tiens, ma bourgeoise! Ah! je laisse les rats manger les livres! mais tu es fièrement bonne enfant, si tu crois que je vas rester ici, à faire le pied de grue.

Bachelard, ce disant, agite par deux fois le cordon de la sonnette qui communique du magasin à l'appartement de l'entre-sol.

— Je veux me donner le régal de te voir sortir tout à l'heure de chez ton galant, ma bourgeoise, — ajoute Bachelard; — je te foudroierai de mon regard... et tu ne pourras pas nier la chose, lorsque je la raconterai à mon infortuné patron...

Juliette, la servante, se croyant mandée par sa maîtresse, est descendue de l'entre-sol à l'appel de la sonnette, et elle entre dans le magasin par la porte de l'arrière-boutique, en disant :

— Madame a sonné?

Mais la servante, apercevant le commis seul :

— Tiens, madame n'est pas là?... Qui donc a sonné?

— C'est moi, Juliette...

— Comment! vous me sonnez!... et pourquoi faire?...

— Pour vous prier, ma fille, de garder la boutique, — répond Bachelard se dirigeant vers l'arrière-magasin; — j'ai affaire là-haut.

— Comment!... garder la boutique? Ah çà! est-ce que vous êtes fou!... Et mon dîner qui est sur le feu?...

— Votre dîner mijotera, ma fille, calmez-vous... et mijotez vous-même en m'attendant, — répond Bachelard.

Et il sort par la pièce du fond, malgré les cris réitérés de Juliette :

— Bachelard! Bachelard! maudit homme!... Je ne peux pourtant pas laisser la boutique toute seule!

Et bientôt, avisant un cabriolet qui s'arrête à la porte, la servante dit avec surprise :

— Tiens, voilà déjà monsieur de retour!... il ne devait rentrer que ce soir...

Digitized by Google

Digitized by Google

XI

Bachelard, trouvant à la porte de l'appartement de l'entre-sol la clef laissée par Juliette, entre dans l'antichambre, où il se poste aux aguets, tenant la porte entre-bâillée.

L'ampleur et la disposition de la cage de l'escalier permettent au commis, de l'endroit où il s'est placé, d'apercevoir, au second étage, la porte de l'appartement de M. de Luxeuil.

— Restons là en observation, — se dit Bachelard, — et, lorsque je verrai la bourgeoise sortir de chez son galant, afin de descendre en

Digitized by Google

catimini, je grimperai vite à sa rencontre afin de la croiser sur l'escalier; alors, la transperçant de mes regards, je lui dirai d'un air finaud :

» — Tiens... tiens... tiens, madame... vous sortez de chez ce beau jeune homme ; et moi qui vous croyais montée au grenier, avec votre robe vert-pomme et vos bottines neuves, à seule fin de visiter les livres que je laisse dévorer... par les rats !...

» Et alors, la transperçant de plus en plus de mes regards, je... »

Mais Bachelard, pétrifié de surprise, s'interrompt et s'écrie :

— Dieu de Dieu !... le patron !... quelle chance!

Et, à travers la porte entre-bâillée, il aperçoit M. Lambert, qui, sans s'arrêter à l'entre-sol, gravit les marches qui conduisent aux étages supérieurs, comptant surprendre sa femme occupée à visiter les livres renfermés dans le grenier.

— Le patron ! — répète Bachelard suivant d'un regard stupéfait le libraire; — il va découvrir le pot aux roses... Fameux ! fameux ! ça va chauffer ! Ne voyant pas la bourgeoise au comptoir, mon infortuné patron aura demandé à Juliette, qui garde la boutique, où est ma-

dame... Juliette aura répondu qu'elle n'en savait rien, et, supposant sa scélérate de femme au grenier, il monte; il ne l'y trouvera pas... Sa première pensée sera de redescendre, croyant sa femme ici. Alors, je dis avec ménagement à mon malheureux bourgeois, et de peur de lui porter un coup trop brusque :

» — Monsieur, vous ne savez pas?... madame est chez le muscadin du second étage... »

Et Bachelard ajoute :

— Ça t'apprendra, ma bourgeoise, à m'accuser de négligence!... Quel scandale dans la *maison du bon Dieu!* Hier, la découverte d'un forçat libéré sous la peau de ce vieil ours de Dubousquet. Et d'un! Ce militaire, fiancé de la chanteuse, qui veut la poignarder... à cause qu'elle a un vieux pour bienfaiteur... Et de deux! Enfin, aujourd'hui, madame Lambert qui s'en va voisiner chez le mirliflore, et qui va être surprise par son mari... Et de trois! Quels cancans dans le quartier!... quels cancans!

Le commis se livre à ces réflexions, lorsque M. Lambert redescend lentement des étages supérieurs.

Il est très-pâle, et, de temps à autre, il s'arrête afin d'essuyer la sueur froide dont son visage est baigné.

Arrivé sur le palier du second étage, où s'ouvre la porte de l'appartement de M. de Luxeuil, le libraire s'arrête de nouveau.

— Ah! mon Dieu!... le patron a tout deviné... Il est pâle comme un mort... Il va entrer chez le muscadin! — s'écrie Bachelard toujours aux aguets; — je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!... C'est drôle... je n'aurais jamais cru que ça me ferait cet effet-là... Mais non, — ajoute le commis suivant toujours des yeux M. Lambert, — mais non, le patron n'entre pas chez le mirliflore... il ne se doute donc pas que la bourgeoise est là qui voisine chez le beau jeune homme? Alors pourquoi est-il si pâle, mon malheureux patron?... C'est sans doute de surprise de n'avoir pas trouvé sa femme au grenier... Si c'est ça, il a seulement des doutes... Mais le voilà... En avant! c'est le moment de me venger de la bourgeoise.

Bachelard, feignant alors de sortir de l'appartement de son patron, se trouve face à face sur le palier de l'entre-sol avec M. Lambert et lui dit :

— Monsieur va dans l'appartement?

Et, s'effaçant afin de laisser passer le libraire, qui ne lui répond pas, le commis ajoute, simulant la surprise :

— Ah! monsieur, comme vous êtes pâle! Est-ce que vous avez été indisposé?

— Oui, j'ai été pris en route d'un tel malaise... que j'ai été obligé de revenir, — répond M. Lambert se dirigeant vers la porte du salon qui communique à la chambre à coucher de sa femme, tandis que Bachelard le suit en disant d'une voix hâtée:

— Monsieur croyait trouver madame au grenier. Elle y a monté, en effet, il y a dix minutes; mais, fatiguée, probablement, elle s'est arrêtée pour se reposer... chez M. de Luxeuil, notre voisin du second étage... où je l'ai vue entrer.

Au moment où il articule ces paroles mensongères, — car, s'il a tout lieu de croire que Francine est chez M. de Luxeuil, Bachelard n'a pas vu de ses yeux le fait, — il ne peut, en suite de cette foudroyante révélation, apercevoir la figure de son patron; celui-ci semble même n'avoir pas entendu son commis, devant lequel il marche, traversant ainsi le salon qui précède la chambre à coucher, où il entre, et dont il referme aussitôt la porte derrière lui.

Quelle est la stupeur de Bachelard, lorsque, à peine la porte de la chambre à coucher est-elle fermée, il entend M. Lambert s'écrier avec l'accent d'une vive surprise:

— Comment! ma chère amie, vous êtes chez vous !... Et cette Juliette qui m'assurait que vous n'y étiez pas, et que vous veniez sans doute de monter au grenier... où je suis allé vous chercher... En vérité, c'est insupportable! — ajoute M. Lambert élevant la voix; — je reviens ici... gravement indisposé... j'ai besoin de vos soins... et je suis obligé, souffrant comme je le suis, de monter et de descendre quatre étages!...

Et, répliquant à une réponse que le commis, de plus en plus stupéfait, ne peut entendre, M. Lambert ajoute d'un ton impatient et irrité :

— Vous ne m'attendiez pas sitôt, dites-vous?... Qu'est-ce que cela me fait, à moi?... Il n'est pas moins vrai que je rentre chez moi ayant besoin de vous, et qu'il me faut, je vous le répète, monter et descendre quatre étages avant de vous trouver céans ; c'est fort désagréable!

XII

Bachelard, confondu, abasourdi de stupeur, et, de plus, crevant de dépit, car sa vengeance avortait, prêtait toujours l'oreille du côté de la chambre à coucher, où il entendait M. Lambert parler d'un ton si rude à sa femme.

— Sot que je suis! — se disait le commis, — je me trompais !... La bourgeoise, au lieu de monter chez le muscadin, était entrée ici, pendant le temps que je suis resté dans le magasin, attendant que Juliette fût descendue. Je suis volé !... moi qui croyais me venger !

Digitized by Google

— Eh ! madame, — poursuivait le libraire, d'un accent de plus en plus irrité, — j'aurais moins regretté la fatigue de gravir ces quatre étages... souffrant comme je le suis... si, du moins, je vous avais trouvée au grenier, occupée à visiter mes livres... selon votre promesse... Mais, non... vous êtes ici occupée à vous pomponner... comme si vous n'aviez au monde autre chose à faire que de perdre votre temps à votre toilette !

— C'est ça ! j'y suis ! la scélérate était entrée chez elle afin de se bichonner encore avant de monter chez le muscadin, — se disait Bachelard ; — mon imbécile de patron est revenu un quart d'heure trop tôt !... Enfin, il bourre la bourgeoise... c'est toujours ça de gagné... Mais quelle bourrade je recevrai, moi qui lui ai affirmé avoir vu sa femme entrer chez le muscadin !... Quel bonheur si le patron ne m'a pas entendu, comme il en avait l'air !... car il n'a pas seulement tourné la tête de mon côté... lorsque je lui ai révélé la chose... et je m'attendais à le voir s'épater de surprise et de fureur. Après tout, il est parfois distrait, et peut-être n'a-t-il pas fait attention à mes paroles si terribles ; car il serait capable de me mettre à la porte.

— Mais parlez donc plus haut, madame ! Pleurer n'est pas répondre..., — reprenait M. Lambert, dans la chambre à coucher ; — je n'entends pas un mot de ce que vous me dites. — Vous êtes inquiète de ma santé ?... C'est en vérité fort heureux !...

Et, un instant après, il ajoute :

— Certainement qu'il faut envoyer chercher le médecin... car j'ai une fièvre violente.

Après un nouveau silence, M. Lambert continue, en se rapprochant de la porte, derrière laquelle le commis se tient toujours aux écoutes :

— Allons, pleurez... pleurez encore, puisque cela vous plaît... mais je préférerais de beaucoup que vous me fissiez de la tisane ; je vais descendre au magasin, dire à Bachelard d'aller à l'instant chercher le médecin.

Le libraire, à ce moment, ouvre brusquement la porte, et le commis, craignant d'être surpris aux aguets, n'a que le temps de faire un saut en arrière et de se rapprocher de l'une des fenêtres du salon, à travers laquelle il feint de regarder dans la rue.

— Dieu merci ! le misérable écoutait... j'en étais presque certain..., — se dit M. Lambert.

Et, renfermant la porte de la chambre à coucher, il simule l'étonnement de voir Bachelard

dans le salon, et s'écrie d'une voix courroucée :

— Comment ! vous étiez là ?

— Oui, monsieur, je...

— Que faites-vous ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas au magasin ?

— Monsieur, c'est que...

— Vous écoutiez encore aux portes, drôle que vous êtes !

— Non, monsieur, je...

— Paix ! courez à l'instant chez le docteur Simon... le prier de venir tout de suite... Et, s'il n'est pas chez lui, vous l'attendrez...

— Oui, monsieur, j'y vais.

— Mais prenez garde de paresser en route, selon votre coutume.

— Ah ! monsieur...

— Sortez, et allez vite... je vais voir par la fenêtre de quel pas vous marchez.

— Je suis sauvé ! il n'a pas fait attention à mes paroles sur la bourgeoise, — se dit Bachelard en sortant, tandis que le libraire, ouvrant la croisée de l'entre-sol et s'accoudant à la barre d'appui, voit bientôt sortir Bachelard, qui, se sachant surveillé par son patron, s'éloigne à grands pas.

M. Lambert le suit pendant longtemps des yeux ; puis, refermant la fenêtre :

— Enfin... le voilà hors de la maison... Il lui faut au moins une heure pour aller chez le docteur et revenir.

Puis le libraire, dont la pâleur augmente, semble faire sur lui-même un violent effort et se dit :

— Et maintenant, allons chercher ma femme ; car, je ne puis plus en douter... elle est...

M. Lambert n'achève pas ; ses traits se contractent d'une manière effrayante ; il sort de l'appartement et monte l'escalier avec une hâte convulsive.

Il s'arrête à la porte de M. de Luxeuil ; il sonne violemment et à tout rompre sans discontinuer.

Au bout de quelques instants de cette sonnerie précipitée, incessante, M. de Luxeuil entr'ouvre sa porte, et, à l'aspect inattendu de M. Lambert, le jeune *beau*, malgré son audace, malgré sa rouerie, perd la tête, reste immobile et béant,

Digitized by Google

XIII

Le libraire, profitant de la stupeur inerte où sa présence a d'abord jeté M. de Luxeuil, le pousse rudement, s'élance, traverse l'antichambre, la salle à manger, et s'arrête dans le salon à la vue de Francine, debout, effarée, essuyant son visage baigné de larmes.

Mais, à l'aspect de son mari, elle jette un cri d'effroi, et reste foudroyée, incapable d'articuler un mot, de faire un mouvement.

M. de Luxeuil, revenu de sa stupeur, accourt dans le salon, et, s'adressant au libraire

Digitized by Google

avec l'accent d'une irrésistible sincérité, — cette fois, il ne mentait pas, — lui dit :

— Monsieur, je vous le jure sur l'honneur... si accablante que soit pour madame sa présence chez moi... vous ne pouvez lui reprocher qu'une grave imprudence... que je déplore d'avoir provoquée... Je vous supplie de me la pardonner, ainsi qu'à madame ; car, je vous le répète, et sur l'honneur, elle n'a d'autre tort que...

— Pas un mot de plus, monsieur, — répond M. Lambert. — Vous dites... ce que vous devez dire en pareille circonstance.

— Mais, monsieur... encore une fois.

— Assez... monsieur de Luxeuil... assez !

Le libraire, après ces mots adressés au jeune *beau*, dit à sa femme d'un ton glacial :

— Veuillez, madame, prendre la peine de vous asseoir... et... causons... tous les trois.

Francine s'assoit machinalement, fascinée par le regard de son mari.

Elle est sous le coup d'une telle épouvante, qu'elle n'a presque plus conscience d'elle-même, en cela que, bien qu'elle voie et qu'elle entende, il lui semble assister à une scène à laquelle elle est étrangère.

— Monsieur, — reprend M. Lambert en

s'asseyant à son tour, et après un moment de silence, vous avez perdu madame...

— Je vous le jure de nouveau sur l'honneur, monsieur... vous n'avez à reprocher à madame que l'extrême imprudence de la visite qu'elle m'a faite, à ma pressante sollicitation...

— Monsieur... vous sentez bien que je ne me paye point de pareilles raisons... Je trouve ma femme enfermée chez vous... et seule avec vous... ma conviction est formée... Donc, monsieur, vous avez perdu madame...

— Je vous adjure, madame... remettez-vous, dit vivement le jeune *beau*. — Un mot, un seul mot de vous, convaincra monsieur Lambert de son erreur...

Et M. de Luxeuil, se rapprochant de Francine anéantie, presque hébétée par la terreur :

— Madame... de grâce... ne m'entendez-vous pas ?

— Si... je vous entends... je vous vois...,— répond la jeune femme dans un état presque léthargique; mais je... ne sais pas... je ne sais pas...

Le libraire, impassible et toujours assis, s'adressant à M. de Luxeuil :

— Les dénégations de madame n'auraient à mes yeux aucune espèce de valeur, monsieur...

veuillez donc les lui épargner... il est constant pour moi que vous l'avez perdue... Je viens vous demander... ce qu'à présent vous comptez faire de ma femme?

— Quoi?... comment? — balbutie M. de Luxeuil abasourdi. — Plaît-il, monsieur?

— Je vous demande ce qu'à présent vous comptez faire de madame?

— Mais, monsieur, je... ne comprends pas... mais... pas du tout... ce que vous... voulez dire...

— Rien de plus simple cependant, — répond le libraire sans se départir de son calme glacial. — Ma femme ne remettra pas les pieds chez moi... Ma maison est à jamais fermée à une épouse coupable!

— Encore une fois, monsieur, je vous jure que...

— Mais, malgré la conduite inexcusable de madame, et ma ferme résolution de ne jamais la revoir, — poursuit M. Lambert sans s'arrêter aux paroles de son interlocuteur, — madame m'inspire encore quelque pitié... Elle a vingt-cinq ans à peine; elle ne possède pas un sou de fortune, puisque je l'ai épousée sans dot, et vous concevez, monsieur... qu'après ce qui vient de se passer, madame ne peut et ne doit pas atten-

dre une obole de moi... Elle est à peu près incapable de gagner sa vie... d'où il suit, monsieur, qu'un dernier sentiment de pitié pour elle me fait songer à son avenir... Aussi je vous demande de quelle façon vous comptez assurer le sort de madame... vous, monsieur, qui l'avez perdue?...

M. de Luxeuil était, nous l'avons dit, d'une crasse avarice et d'un égoïsme de roué. Jamais il n'avait pu lui venir la pensée que son *caprice* pour la femme du libraire pût entraîner, pour sa bourse et son avenir, à lui, Luxeuil, des conséquences aussi graves que celles qu'énonçait M. Lambert avec un calme imperturbable.

Corrompre et séduire cette jeune femme, à merveille!... et, le goût passager qu'elle lui inspirait satisfait, courir à d'autres conquêtes sans l'ombre de souci de sa victime... voilà à quoi avait uniquement prétendu le jeune *beau*.

Mais prendre cette galanterie au sérieux?

Mais s'embâter, — c'est le mot technique, — mais s'embâter de cette petite niaise à perpétuité?

Mais... — et cela surtout suffoquait le vainqueur de tant de riches et belles dames, — mais, afin d'assurer le sort de la femme de ce libraire, écorner sa fortune, à lui, Luxeuil; fortune qu'il

gérait avec tant d'ordre et de sagesse ; car ce monsieur, prodigieusement ordonné, se montrait fort bon ménager de son bien ?

Mais réduire d'un ou de deux chevaux son écurie, à seule fin d'assurer l'existence d'une madame Lambert?

Allons donc ! ces énormités horripilaient cet aimable roué, et il se disait :

— Eh bien, il est encore bon là, M. Lambert ! me demandant avec un aplomb superbe ce que je compte faire de sa femme ! espérant sans doute me la colloquer, pour s'en débarrasser !... Merci du cadeau !

Enfin, madame Lambert aurait-elle eu à se reprocher autre chose que la terrible imprudence de sa visite chez lui, — et nous le répétons, cela n'était pas, — M. de Luxeuil, qui n'eût jamais consenti à se charger de l'avenir de sa maîtresse, *à fortiori* se révoltait-il à la seule pensée de *s'embâter* de Francine, qui n'était point sa maîtresse... argument irrésistible selon lui, et qu'il se proposait de faire valoir aux yeux du libraire.

M. Lambert, quoiqu'il ignorât l'égoïsme ignoble et la sordide avarice du jeune *beau,* devina facilement que ce jeune *beau* était un parfait misérable, en remarquant l'espèce de suffocation

qu'il éprouvait à cette question nettement posée :

— Que comptez-vous faire pour assurer le sort de la femme que vous avez perdue ?

Le libraire remarquait aussi que Francine semblait sortir de l'état de prostration, pour ainsi dire hébété, où l'épouvante l'avait d'abord jetée.

La malheureuse créature, tressaillant convulsivement de tous ses membres, cacha soudain son visage dans son mouchoir afin de s'épargner la vue de son mari ; et, reprenant peu à peu conscience d'elle-même, elle ne perdit pas un mot de la suite de l'entretien, renoué de la sorte par M. de Luxeuil, après un instant de silence.

— Monsieur, j'ai dû me recueillir un instant avant de répondre à la question que vous m'avez adressée ; j'ai dû interroger ma conscience et mon honneur.

— Et que vous ont répondu, monsieur, votre conscience et votre honneur ?

— Ils m'ont répondu ceci, — ajoute M. de Luxeuil d'un ton pénétré : — oui, si j'avais malheureusement à me reprocher d'avoir perdu madame, il serait de mon devoir de galant homme... si vous la repoussiez de chez vous, monsieur, de lui offrir aide et protection... puisque je serais cause de sa perte ; mais heu-

reusement... très-heureusement... il n'en est pas ainsi.

— Madame, — répond le libraire s'adressant à Francine, — êtes-vous maintenant en état de prêter attention à cet entretien ?

— Oui, monsieur,— balbutia la jeune femme, — je le crois.

— Vous avez entendu la réponse que vient de faire M. de Luxeuil ?

— Je l'ai entendue.

— Écoutez encore, madame, — ajoute M. Lambert avec un sourire amer, — écoutez...

— Oui, madame... écoutez, — ajoute M. de Luxeuil, — et soyez-moi témoin que je dis la vérité.

Puis, s'adressant au libraire, le jeune *beau* reprend :

— La vérité, monsieur, la voici. Lorsque vous êtes entré chez moi... il y avait tout au plus un quart d'heure que madame s'y trouvait. A peine a-t-elle mis le pied dans ce salon, qu'elle a fondu en larmes, s'est écriée qu'elle sentait seulement alors la gravité de son imprudence... qu'elle ne se pardonnerait jamais de manquer à ses devoirs. J'adjure madame de dire si ce n'est pas la vérité.

— Oui, — murmure Francine d'une voix

faible, — oui, c'est bien la vérité, mon Dieu !

— Madame m'a supplié alors de la laisser sortir d'ici, — reprend M. de Luxeuil ; — j'ai tenté de la calmer... je craignais à chaque instant de la voir perdre connaissance... C'est alors, monsieur, que vous avez sonné chez moi. J'adjure encore madame de dire si telle n'est pas la vérité... toute la vérité...

— Oh ! je le jure ! balbutie la jeune femme, je le jure !

M. Lambert, jusqu'alors silencieux, reprend avec un sang-froid glacial :

— Et, de ces affirmations, confirmées par le témoignage de madame, que prétendez-vous conclure, monsieur ?

— Je conclus que vous êtes un homme trop équitable, trop généreux, monsieur Lambert, pour ne pas vous montrer indulgent envers madame, uniquement coupable d'une démarche très-imprudente, sans doute, mais dont elle avait le plus cruel remords, même avant votre arrivée ici, puisque plusieurs fois madame m'a répété en fondant en larmes :

» — Je suis déjà bien coupable d'être venue chez vous ; mais je ne rendrai pas ma faute irréparable en trompant le meilleur... le plus généreux des hommes.

Puis M. de Luxeuil ajoute d'un ton plein de déférence pour le libraire :

— Et madame disait vrai, monsieur, en appréciant ainsi vos nobles qualités... car, moi-même, je les reconnais et je...

— Vous faites mon éloge, monsieur.,. c'est très-touchant, assurément ; mais revenons, s'il vous plaît, à la question. Selon vous, madame n'est coupable que d'une grave imprudence ?

— Certainement, voilà tout.

— Fort bien, monsieur ; mais, si j'ai, moi, la conviction inébranlable que le seul acte d'être venue chez vous librement, quelles qu'aient été les suites de ce rendez-vous, déshonore madame à mes yeux, et m'oblige de lui enjoindre de sortir de ma demeure et de n'y jamais rentrer ?

— Plus d'espoir !... murmure Francine suffoquée par les sanglots ; — tout est fini pour moi !

— Mais, monsieur, — s'écrie le jeune *beau*, — cette impitoyable sévérité de votre part... serait, permettez-moi de vous le dire, serait d'une extrême injustice.

— Ah !... vous trouvez ?

— Certainement... j'en atteste la douleur, le repentir de madame... Voyez ses larmes, et...

— Monsieur... vous admettrez, probablement que je suis seul juge de mon honneur ?

— Sans doute, monsieur... cependant...

— Je me crois, je me sens déshonoré... je me sépare de ma femme ; elle reste sans ressources... Que deviendra-t-elle, si vous l'abandonnez, vous, monsieur, à qui elle a tout sacrifié... honneur... position... avenir?

M. Lambert, se tournant vers sa femme :

— Écoutez encore, madame, écoutez la réponse qui va m'être faite.

— Cette réponse sera simple, monsieur, — repond M. de Luxeuil : je vous le répète, si j'avais eu le malheur d'être cause de la perte de madame, je... remplirais mon devoir de galant homme... mais...

— Monsieur... un mot... Est-ce vous qui avez sollicité madame de venir ici ?

— Oui, monsieur...

— Êtes-vous l'instigateur de l'acte qui déshonore madame à mes yeux, et m'oblige de la renvoyer de chez moi ?

— Pardon , monsieur ! distinguons ! — s'écrie M. de Luxeuil avec l'accent d'un *avocat plaidant ;* — diable ! distinguons... Je suis, sans doute, en fait, l'instigateur de cet acte... mais, en droit... il ne dépend point de moi que

vous attribuiez à cet acte une importance qu'il ne mérite point, et duquel la responsabilité ne saurait alors m'incomber... Distinguons, s'il vous plaît... distinguons !

— Malheureuse que je suis! — se disait Francine reconnaissant, malgré son esprit borné, la sécheresse du cœur et la lâcheté de M. de Luxeuil; — c'est pour cet homme que j'ai tout sacrifié !...

— Monsieur, vous eussiez été un excellent avocat, ainsi que le prouvent vos savantes distinctions entre le fait et le droit, — reprend le libraire avec un flegme sardonique. — Je ne veux même plus lutter de subtilités avec vous; je vous poserai donc nettement la question... et je prie madame d'être attentive. Les liens qui m'attachent à elle sont brisés par sa faute, et surtout par la vôtre. Madame n'a plus rien à attendre de moi... Elle est orpheline... sans famille... sans ressources, sans état manuel qui la mette à même de gagner sa vie... Or, si personne n'a pitié d'elle... pas même vous, monsieur... elle tombera dans une misère affreuse, et cédera peut-être aux terribles suggestions que la dernière détresse, que la faim... entendez-vous, monsieur ?... que la faim peut inspirer à une femme jeune et belle... Voulez-

vous, oui ou non, prendre l'engagement d'honneur, devant elle et devant moi, de vous charger de l'avenir de celle que vous avez perdue?

— Mais encore une fois, monsieur, je...

— Pas de phrases... Est-ce oui? est-ce non?

— Monsieur...

— Est-ce oui? est-ce non?

— Monsieur, — reprend avec hauteur M. de Luxeuil, — je n'accepte pas une question posée d'une façon voisine de l'insolence... et il ne me convient point de vous répondre.

Cet infâme roué, acculé dans son infamie par M. Lambert, espérait mettre fin à l'entretien en feignant d'être offensé dans sa dignité; car, bien que cuirassé d'égoïsme et de sordide avarice, il se sentait cruellement blessé du rôle qu'il jouait aux yeux de Francine.

Celle-ci, surmontant l'effroi que lui causaient les regards de son mari, avait relevé le front, découvert son visage, jusqu'alors voilé par son mouchoir, et contemplait M. de Luxeuil avec un mélange de douleur, d'indignation et de dégoût, en pensant qu'elle avait perdu, brisé son avenir... incurablement outragé le plus généreux des hommes, en cédant à son amour insensé pour le fat sans cœur, sans entrailles, sans pitié, qui, ne trouvant pas même un mot de

compassion à lui adresser, l'abandonnait à son épouvantable destinée, dont il était l'unique auteur.

— Monsieur, — reprend le libraire, — une dernière fois je vous somme de me déclarer si vous prenez, oui ou non, l'engagement d'honneur d'assurer le sort de madame?

— Une dernière fois, je vous réponds qu'il ne me convient pas de répondre à une pareille sommation.

— Monsieur de Luxeuil, — dit le libraire avec un accent de mépris écrasant, — vous êtes le dernier des misérables!

Et M. Lambert, s'adressant à sa femme :

— Prenez mon bras... madame... et sortons.

— Monsieur, vous m'insultez! — s'écrie le jeune *beau*, devenant pourpre de confusion et de rage en se voyant traité avec tant d'ignominie en présence de Francine ; — vous me rendrez raison...

— Taisez-vous, monsieur de Luxeuil... vous n'avez pas le droit de me provoquer... vous n'avez pas le droit d'élever la voix... J'ai trouvé ma femme chez vous... je qualifie votre ignoble conduite comme elle doit l'être... Oui, l'homme qui, après avoir causé la perte d'une femme... l'abandonne lâchement, sans pitié...

à une destinée qu'il sait horrible... celui-là est le dernier des misérables...

Et, laissant le jeune *beau* atterré par ces paroles vengeresses, M. Lambert sort avec sa femme, dont il soutient les pas défaillants, et regagne avec elle son logis.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIV

M. Lambert est de retour chez lui depuis quelques instants.

Il a fermé la porte extérieure de l'entre-sol, afin de sauvegarder de l'indiscrète curiosité de son commis l'entretien qu'il doit avoir avec Francine... Il est allé la rejoindre dans sa chambre à coucher.

La jeune femme envisage alors sa situation dans ses effrayantes réalités... elle ne doute pas que son mari ne soit résolu à la chasser de chez lui...

Digitized by Google

Pour elle, cette expulsion, c'est l'inconnu, c'est le hasard, c'est la sinistre perspective d'une existence bien longue encore, pour être forcément vouée à la détresse, à ses dures privations ou à l'infamie, à moins que cette existence ne soit abrégée par les souffrances de la misère, ou brusquement tranchée par le suicide.

Parfois Francine songe au suicide... mais en s'avouant qu'elle se sent trop faible, trop peureuse de la mort, pour chercher dans cette extrémité la fin de ses tourments...

Que va-t-elle devenir ? Demain, il lui faudra quitter cette élégante demeure, où elle vivait dans le bien-être, entourée des soins, des attentions de son mari, s'efforçant, dans la limite de ses ressources, de prévenir les moindres désirs de sa femme, et n'ayant qu'un but au monde : la voir heureuse...

Cette pensée de reconnaissance pour les bontés de son mari ne se présenta que secondairement à l'esprit de Francine, dont le sens moral était peu développé.

Elle devait envisager tout d'abord les conséquences matérielles du malheur dont elle était frappée; car, elle n'en doutait pas, son mari, se séparant d'elle, l'abandonnerait sans merci à la terrible destinée qu'elle s'était faite; et, quoi

qu'elle eût à redouter de la juste sévérité de M. Lambert, le ressentiment de son ingratitude envers lui n'en fut pas moins sincère et navrant.

Mais ce qui portait à son comble la douleur de Francine, c'était cette horrible conviction, qu'elle sacrifiait sa paisible et douce existence, le repos, le bonheur du meilleur des hommes, à un misérable qui la délaissait sans pitié, ne l'aimait pas, et ne voyait en elle que le jouet d'un caprice éphémère.

Enfin, l'outrageant mépris si énergiquement infligé par le libraire à M. de Luxeuil, écrasé dans sa bassesse, redoublant le dégoût et l'aversion qu'il inspirait alors à Francine, redoublait aussi son respect pour le caractère de son mari.

— Madame, — dit le libraire à sa femme d'une voix sévère, où perçait néanmoins la pitié, — vous avez été... vous êtes très-émue... notre entretien peut se prolonger... êtes-vous en état de m'entendre... de me répondre... ou vous plaît-il que nous remettions cet entretien à ce soir?

— Il en sera... monsieur, ce que vous voudrez.

— Je vous demande si vous vous sentez dans une position d'esprit qui vous permette de m'entendre... et de me répondre.

Digitized by Google

— Je le crois, monsieur...

— Madame, — reprend M. Lambert après un moment de silence, — il y a trois ans et demi... je vous ai vue pour la première fois... vous vous rappelez dans quelles circonstances?...

— Oui, monsieur... J'étais abandonnée... par... par...

— Par celui qui vous avait séduite... presque enfant; vous aviez à peine seize ans et demi... vous alliez devenir mère...

— Je sais... combien alors... j'étais coupable...

— Vous étiez alors... madame, moins coupable que victime... voilà pourquoi je me suis vivement intéressé à vous... Orpheline, élevée par une parente sans moralité, dont les exemples, je ne voudrais pas dire les conseils... ont été la principale cause de votre première faute... vous étiez moins à blâmer qu'à plaindre... je vous ai plainte...

— Vous avez fait plus, monsieur... j'étais mourante de chagrin et de misère... abandonnée de tous... et sur le point de mettre au monde ce malheureux enfant qui n'a pas vécu... vous avez...

— J'ai simplement, en cette circonstance,

accompli le devoir d'un homme de bien... Vous étiez alors... madame, je le répète, plus à plaindre qu'à blâmer... Le hasard me rapprochait de vous... je vous ai secourue... je vous ai placée dans une honorable famille d'artisans; là, vous ne pouviez recevoir que d'excellents exemples... Votre santé rétablie, je suis venu souvent vous voir... Habituée à l'oisiveté, n'ayant reçu qu'une demi-éducation, je désirais qu'afin de vous assurer des ressources pour l'avenir, vous apprissiez l'état de fleuriste, qu'exerçaient la femme et la fille de l'artisan à qui je vous avais confiée. Soit étourderie, soit manque de goût pour cette profession, soit inhabitude de tout travail, votre apprentissage donnait peu de résultats...

— Je faisais pourtant de mon mieux.

— Je le crois... mais, passons... Je vous ai, pendant six mois, observée, étudiée; j'ai apprécié en vous, madame, certaines qualités réelles : la douceur du caractère, la délicatesse et la bonté du cœur... la franchise... lorsque l'on savait vous mettre en confiance... enfin, une sincère reconnaissance de l'intérêt que l'on vous témoignait... Je ne m'abusais pas sur vos défauts : une grande faiblesse d'esprit, quelque vanité, une invincible tendance à la paresse,

malgré votre amour du bien-être... Ces défauts, assez légers en eux-mêmes, m'ont cependant effrayé pour vous, madame, parce qu'ils suffisent à perdre une femme... lorsqu'elle est aux prises avec le besoin. Aussi vos défauts, plus encore que vos qualités, que votre jeunesse et votre beauté, à laquelle, je l'avoue, je n'étais pas insensible... vos défauts, dis-je... et j'ai le droit d'être cru... m'ont surtout inspiré le désir de vous épouser, parce que, pauvre et abandonnée comme vous l'étiez, ils pouvaient, ils devaient presque certainement vous conduire à votre perte... tandis que leur conséquence devait être facilement conjurée par ma sollicitude et par mon affection pour vous, et par la modeste aisance dont vous jouiriez lorsque vous seriez ma femme... Voilà pourquoi, madame, je vous ai proposé, il y a environ trois ans, d'unir votre sort au mien.

— Ah! malgré mes torts inexcusables... je n'ai jamais oublié, monsieur... je n'oublierai jamais... votre bonté... votre générosité...

— Oui, madame, je me suis montré bon et généreux en vous épousant... Je n'avais été qu'humain en vous sauvant de l'abandon et de la détresse, alors que vous étiez au moment de devenir mère... Mais, si je rappelle le passé à

votre souvenir, ce n'est pas, soyez-en assurée, madame, afin de me glorifier de ma bonté!...

— Je n'en doute pas, monsieur... car bien souvent, depuis notre mariage, lorsque je vous parlais de ma reconnaissance... vous me répondiez...

— Que vous vous étiez acquittée envers moi par le bonheur que je vous devais en ce temps-là..., — répond M. Lambert avec une émotion contenue. — C'est vrai... pendant trois ans... je n'ai eu que d'insignifiants reproches à vous adresser... je vous aurai dû... les trois plus heureuses années de ma vie...

Le libraire, dont la voix s'est légèrement altérée, la raffermit et poursuit ainsi :

— Lorsque je vous ai offert de vous épouser, madame, je vous ai dit ceci: « J'ai plus que deux fois votre âge; mes goûts sont studieux, j'aime la retraite; je ne fréquente pas la société de mes confrères, ni celle d'autres commerçants : j'aime mon chez-moi, d'où je sors rarement... Si vous m'épousez, Francine, il faut vous résigner d'avance à une vie retirée, sans autre distraction que des promenades à la campagne les jours de fête où mon magasin est fermé, ou quelques parties de spectacle de temps à autre... Vous devrez presque toujours rester

au comptoir, et vous mettre assez au fait des principales notions de mon commerce, pour pouvoir répondre à mes clients, si je suis absent... veiller enfin sur les détails du ménage... Cette existence est, sans doute, bien monotone; mais, si vous vous y résignez, je tâcherai de vous la rendre supportable par mon affection, mes soins, mes prévenances et une tendresse paternelle... pour vous, car je suis d'âge à être votre père... mon enfant... Vous ne pouvez ressentir d'amour pour moi; ma chambre sera séparée de la vôtre, où vous serez maîtresse absolue. Maintenant, Francine, réfléchissez mûrement à mes offres; je vous connais assez à cette heure pour être convaincu que, si vous les acceptez... vous avez la ferme intention de vous conduire en honnête femme... Si, au contraire, l'existence que je vous offre de partager ne convient ni à vos goûts, ni à votre âge, ni à votre caractère... vous me l'avouerez sincèrement... je ne vous abandonnerai pas pour cela... tant s'en faut, car jamais vous n'aurez eu davantage besoin de soutien... Nous aviserons à chercher une profession qui vous plaise mieux que celle de fleuriste; car, songez-y bien, Francine... vous pouvez toujours compter sur mon appui... à la condition de travailler... L'oisiveté

vous perdrait... Ainsi, réfléchissez mûrement, et, quelle que soit votre décision... vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi... » — Telles ont été mes paroles, madame ; vous vous les rappelez sans doute ?

— Oh ! oui ! — répond Francine fondant en larmes, — ces souvenirs me montrent combien je suis coupable... et que je n'ai à attendre de vous aucune pitié.

Le libraire continue :

— Enfin, après quelques jours de réflexion... pendant lesquels, vous me l'avez avoué... preuve de franchise dont je vous ai su beaucoup de gré... vous avez d'abord hésité à vous engager... en songeant à la monotonie de l'existence que je vous offrais... puis, surmontant cette hésitation en considérant les garanties de repos et de sécurité que notre mariage vous offrait pour l'avenir, et cédant aussi à un sentiment de gratitude et d'attachement pour moi... m'avez-vous dit...

— Oh ! je vous le jure... c'était la vérité... c'était bien vrai...

— Je l'ai cru, je le crois encore, parce que votre cœur était bon et que je méritais votre attachement... Nous nous sommes donc mariés, madame, et, je le répète, vous avez tenu tout

ce que j'attendais... plus même que je ne devais attendre de votre part, et je n'ai eu qu'à me féliciter de notre union... jusqu'aujourd'hui...

Ce disant, M. Lambert, très-ému, garde un moment le silence.

Digitized by Google

XV

M. Lambert, vaincu par ses sensations intimes, d'autant plus profondes qu'elles étaient contenues, fut obligé de s'interrompre un instant, après avoir rappelé à sa femme un passé qui redoublait en elle les remords de sa conduite présente...

Peut-être le lecteur a-t-il remarqué un mot de M. Lambert, mot singulièrement caractéristique à l'endroit de l'excellence de son cœur et de la rare intuition de son esprit... ou plutôt de la rare pénétration de sa bonté, car une pa-

reille sagacité procède, non de l'esprit, mais de l'âme...

De même que M. Lambert avait dit de son commis : « Il est si curieux, si bavard, si insupportable, que je ne le chasse pas... parce que personne autre que moi ne le supporterait, et qu'il resterait sans place, le misérable ! » de même, dans un autre ordre d'idées, mais toujours empreintes d'une intelligente et adorable commisération, M. Lambert avait dit de Francine : « C'est moins sa jeunesse, sa beauté, ses qualités, que ses *défauts* qui m'ont inspiré le désir de l'épouser... parce que ses défauts la conduiraient infailliblement à sa perte, si elle était livrée aux suggestions de l'abandon et de la misère... tandis que, devenue ma femme, je neutraliserai les conséquences de ces défauts par mes soins, ma sollicitude et ma tendresse. »

Et cela était vrai.

Oui, M. Lambert avait épousé Francine, dans l'espoir, presque certain, de sauvegarder cette pauvre créature des funestes conséquences de ces défauts qui perdent tant de femmes : la faiblesse de caractère, la vanité, la tendance à l'oisiveté, malgré le goût du bien-être lorsqu'elles sont pauvres.

Or, par l'une de ces fatalités, rude et austère

épreuve qui retrempe les grands cœurs au lieu d'altérer leur fermeté dans le bien, — deux de ces défauts dont M. Lambert avait espéré de conjurer les funestes conséquences, la faiblesse de caractère et la vanité, avaient rendu Francine accessible aux séductions de M. de Luxeuil :

La vanité de voir à ses pieds, à elle, obscure boutiquière, cet élégant et beau jeune homme, dont raffolaient tant de grandes dames ;

La faiblesse de caractère, qui n'avait pas permis à cette infortunée de résister à une tentation mauvaise, et de triompher ainsi dans cette lutte ouverte entre ses devoirs et son penchant coupable.

Mais, — dira-t-on, — tête à tête avec M. de Luxeuil, la voix de ses devoirs, la conscience de sa funeste démarche, ont sauvegardé Francine d'un entraînement plus criminel encore que cette démarche.

Oui ; mais, hélas ! malgré ce premier mouvement de crainte, malgré ces remords, communs à toute femme non encore dépravée... lors de son premier rendez-vous... Francine, troublée, éperdue, amoureuse, aurait-elle eu le courage de rester insensible aux ardentes prières de son séducteur... à ses protestations passionnées ?... serait-elle restée pure sans l'arrivée inattendue de son mari ?

Non ! cela est presque certain.

Aussi, M. Lambert, qui, dans la droiture et l'inflexible rigidité de ses principes, ne pouvait ni admettre ni comprendre les perverses et abominables distinctions des casuistes, regardait-il et devait-il, avec raison, regarder son déshonneur comme consommé par le fait seul de la présence de sa femme chez son séducteur.

Madame Lambert, en proie à une anxiété affreuse, voyait avec terreur s'approcher la solution de cet entretien.

Naguère encore, et devant M. de Luxeuil, qu'il interpellait sur ce qu'il comptait faire pour l'avenir de la femme qu'il venait de perdre, M. Lambert n'avait-il pas déclaré qu'il la chasserait de chez lui et l'abandonnerait sans resources à la merci de sa destinée ? Or, malgré sa générosité naturelle, il devait être à bon droit si ulcéré, si outragé, que l'infortunée n'espérait, ne pouvait espérer de pardon... L'accent de son mari, son attitude, sa physionomie, empreints de la sévérité d'un juge, ne témoignaient d'aucun attendrissement ; il semblait trop souffrir pour être, à cette heure, accessible à la pitié.

M. Lambert, après quelques minutes de recueillement douloureux, poursuivit ainsi :

— Je vous ai, en quelques mots, madame, rap-

Digitized by Google

pelé le passé, non, je vous le répète, afin de glorifier ma générosité envers vous... mais afin de vous prouver que, malgré votre conduite d'aujourd'hui, je n'oublie pas ce que vous avez été pour moi pendant trois ans, durant lesquels... je n'ai eu qu'à me louer de vous...

» Mais, avant de vous faire connaître ma résolution, je dois vous apprendre quelques conséquences de cette funeste journée. J'étais parti pour aller au château de Stains ; la vente de la bibliothèque était ajournée... je reviens ici... je ne vous trouve pas au magasin... Je demande à Juliette où vous êtes ; elle me répond qu'elle l'ignore, que vous n'êtes pas à l'entre-sol, d'où elle descend, mais que vous n'avez pas quitté la maison, n'ayant pris chez vous ni châle ni chapeau... Votre absence singulière m'étonne d'abord, puis certains souvenirs me reviennent à l'esprit. Vous saviez que je devais m'absenter jusqu'au soir; vous vous étiez parée dès le matin avec une élégance inaccoutumée; vous sembliez absorbée, distraite... enfin, de vagues et pénibles pressentiments me serraient déjà le cœur... lorsque, soudain, je me rappelle que vous m'avez demandé avec instance d'aller visiter nos caisses de livres renfermées au grenier.

» Cette pensée m'allége d'un grand poids... et cependant... en réfléchissant à votre insistance obstinée pour vous occuper d'un soin que vous n'aviez jamais pris jusqu'alors... je ne sais quel doute vint encore m'assaillir... Voulant le dissiper ou le confirmer, je me hâte de monter au grenier. La porte en était fermée. Je frappe, j'écoute; rien...

» Vous n'étiez pas là; vous n'étiez pas non plus à l'entre-sol, m'avait dit Juliette... Où donc étiez-vous ?... Mes angoisses, mes soupçons augmentaient... d'autant plus cruels... que j'avais eu jusqu'alors en vous, madame, une confiance aveugle! Je redescends, voulant, dernier espoir, m'assurer si vous ne seriez pas à l'entre-sol, bien que Juliette m'eût affirmé le contraire.

» J'aperçois, en mettant le pied sur notre palier, notre porte entre-bâillée... et je surprends mon commis aux aguets... Mes pressentiments m'avertissent qu'il vous épiait ou vous avait épiée. Je ne songe plus qu'à dérouter ses soupçons. Ma pâleur le frappe; il me demande si je suis indisposé... je lui réponds qu'en effet, saisi d'un grand malaise en route... je suis revenu. »

Et, remarquant la surprise de Francine, en l'entendant attribuer son retour imprévu à une

autre cause que la cause réelle, le libraire ajoute :

— Je trompais mon commis en lui disant qu'un malaise subit me ramenait chez moi... vous saurez pourquoi j'ai dû ainsi donner le change à cet homme sur le véritable motif de mon retour. A peine étais-je entré ici que Bachelard me dit, avec un accent sardonique, que vous êtes montée au grenier, mais que probablement, fatiguée en route, vous êtes entrée chez l'un de nos voisins du second étage...

— Ah! malheureuse que je suis! — s'écrie Francine écrasée de douleur et de honte; — ce commis est si bavard... toute la maison va savoir...

— Non, madame, personne ici ne saura rien...

— Que dites-vous?

— Écoutez, madame. Lorsque mon commis m'apprit que vous étiez probablement chez notre voisin du second étage.. et heureusement ce fut, de la part de ce misérable, une supposition et non une certitude... ses paroles furent pour moi une révélation soudaine; je me souvins que, la veille... M. de Luxeuil s'était montré assidu près de vous... que plusieurs fois il vous avait parlé à demi-voix... Insignifiantes la veille

à mes yeux, en raison de ma confiance en vous (et, d'ailleurs, je croyais que vous rencontriez M. de Luxeuil pour la première fois), ces particularités, rapprochées de plusieurs circonstances de la journée, ne me laissèrent plus aucun doute sur mon déshonneur... Vous étiez chez cet homme, mon commis disait vrai... Poussé par sa curiosité, il vous avait sans doute épiée... Je lui tournai le dos lorsqu'il me fit cette révélation, que je ne parus pas même entendre... et il ne put heureusement lire sur mes traits tout ce que je ressentais en ce moment...

M. Lambert s'interrompt un instant, vaincu par l'émotion; puis :

— J'entrai dans votre chambre, dont je fermai la porte, et, feignant alors de vous trouver chez vous, je vous interpellai très-haut... simulant ensuite de répondre à des paroles que vous m'aviez adressées à voix basse, certain que mon commis m'écoutait au dehors... Il en était ainsi... Grâce à cette feinte, il est persuadé qu'il s'est trompé, que vous n'êtes pas allée chez cet homme... que vous n'avez pas quitté votre appartement. Ainsi, madame, ce secret que Bachelard pouvait seul ébruiter, restera entre vous, moi et M. de Luxeuil... Sa conduite

odieuse et lâche, en ces circonstances, lui impose la discrétion... Ainsi, je vous l'ai dit, madame, personne ici ne saura rien de ce qui s'est passé... Votre réputation est sauve...

XVI

Madame Lambert écoutait son mari avec une émotion croissante.

La stupeur, la reconnaissance, l'admiration... et un vague rayonnement d'espoir la jetaient dans un trouble impossible à exprimer...

Quoi! cet homme, en face d'une révélation qui ne lui laisse plus de doute sur son déshonneur, au lieu d'éclater au premier ressentiment de son injure et de ne songer qu'à la vengeance, se contient, ne songe qu'à sauvegarder la réputation de la femme qui le trahit... Il la

Digitized by Google

sait à cette heure... là-haut... près de son séducteur, et, dans sa commisération céleste, recourant à une feinte sublime, trait de génie de la bonté... il se montre miséricordieux jusqu'à la fin... L'épouse coupable n'aura du moins à rougir de sa honte qu'aux yeux de celui qu'elle a mortellement offensé.

La grandeur de cet acte devait profondément impressionner Francine, malgré la faiblesse de son sens moral et le peu d'étendue de son intelligence; elle comprit, elle sentit à quelle hauteur se plaçait son mari...

Cette élévation de caractère rendait, s'il est possible, plus méprisable encore la bassesse et la turpitude de M. de Luxeuil à l'égard de la jeune femme, et redoublait ses remords.

Cependant, au milieu de ces abîmes de douleurs, l'infortunée crut d'abord voir un faible rayon d'espérance et se dit:

— Si mon mari était résolu à me chasser de chez lui et à m'abandonner à ma destinée, aurait-il si généreusement sauvé ma réputation?... Quel souci en aurait-il, si demain tout devait se rompre entre nous?

Mais, hélas! à cette réflexion de Francine succédait celle-ci:

— Ce n'est pas seulement mon honneur...

c'est le sien aussi, peut-être, que mon mari a voulu sauvegarder... Il me chasse de chez lui... mais tout le monde ignorera son outrage... Je pourrai, du moins, sortir de cette maison... sans rougir devant personne... Ah ! quelle qu'en soit la cause, sa générosité n'en est pas moins admirable !...

Et, sous l'impression de ces sentiments divers, la jeune femme, trop émue, trop troublée pour pouvoir exprimer sa reconnaissance, tombe à genoux, les mains jointes, devant son mari, en balbutiant au milieu de sanglots étouffés :

— Oh ! vous êtes bon ! vous êtes bon comme Dieu !

— J'ai simplement conscience des devoirs qu'envers vous j'ai contractés en vous épousant, madame... J'ai juré en mon âme et conscience de vous accorder aide et protection... je vous dois et je vous accorderai aide et protection jusqu'à la fin... Je suis honnête homme... votre outrage ne me délie pas de mon serment..., — répond M. Lambert avec une admirable simplicité.

Puis se courbant vers sa femme :

— Relevez-vous... madame, relevez-vous...

Ces paroles d'une si touchante dignité : « En vous épousant, je vous ai promis aide et protection jusqu'à la fin ; votre outrage ne me délie

pas de mon serment ; » ces paroles ne laissent plus aucun doute dans l'esprit de Francine... son mari ne l'abandonnera pas à son sort sans merci ni pitié...

L'infortunée, dans l'expansion de sa gratitude, saisit une des mains du libraire, et la couvre de pleurs et de baisers...

Les traits de M. Lambert expriment une douleur navrante... une larme roule dans ses yeux; puis, se dominant, et d'une voix ferme :

— Relevez-vous, madame, et veuillez m'écouter.

Francine se relève, se rassoit.

Le libraire continue ainsi :

— Je vous l'ai dit, madame, mon commis, vous croyant enfermée avec moi, m'a entendu élever la voix, et vous adresser quelques reproches assez insignifiants auxquels vous avez paru répondre par des larmes... ainsi s'expliquera, lors du retour de cet homme, la rougeur de vos yeux... de même que l'altération de mes traits s'expliquera par la prétendue indisposition que j'ai éprouvée en route... Il fallait tout prévoir pour complétement dérouter les soupçons de cet argus de notre foyer... Je crois... j'espère avoir tout prévu...

— Mon Dieu !... dans un tel moment... et

irrité contre moi... comme il devait l'être... il a pu conserver une telle présence d'esprit! — murmure Francine avec la stupeur de l'admiration, tandis que le libraire poursuit ainsi :

— Votre réputation, madame, est donc et sera sauve... Il me reste maintenant deux partis à prendre... puis vous choisirez... Je suis, je l'espère, assez connu de vous, madame... pour que vous ayez compris, sans doute, qu'en déclarant à M. de Luxeuil... que je vous renverrais de chez moi en vous abandonnant à la misère... je voulais seulement mettre à l'épreuve... *l'amour*... que cet homme prétendait ressentir pour vous... et vous donner ainsi... une leçon... malheureusement trop tardive...

— Ma conduite envers vous était telle, monsieur, que j'ai cru, je vous l'avoue, à cet abandon... mérité.

— Vous m'avez mal jugé, madame, je le regrette... J'ai, je vous le répète, en vous épousant, contracté en mon âme et conscience un engagement sacré pour tout honnête homme, l'engagement de vous protéger... A cet engagement, je manquerais indignement si je vous délaissais sans ressource; car, telle que je vous connais... surtout *maintenant*... — ceci n'est pas un reproche... vous n'en entendrez pas un seul sortir de

mes lèvres... je constate simplement un fait, et je dois le constater en raison de ses conséquences pour l'avenir... — vous abandonner sans ressource à votre âge, douée des avantages extérieurs que vous possédez, ce serait de ma part vous livrer sciemment à l'infamie...

— Ah! monsieur...

— Je n'exagère pas... je connais, madame, la faiblesse de votre caractère, votre vanité, votre tendance à l'oisiveté, au bien-être. Vous ne sauriez, vous dis-je, belle et jeune, résister aux terribles suggestions de la détresse...

— Jamais !... oh ! jamais !... j'aimerais mieux mourir... que de m'avilir...

— Ces paroles, vous les prononcez sincèrement, madame... je le crois... et cependant... n'avez-vous pas, sans parler de votre première faute... — et vous méritiez alors plus de pitié que de blâme... — n'avez-vous pas... — et, encore une fois, ce n'est pas un reproche de ma part... c'est un fait que j'invoque... — n'avez-vous pas, vivant dans l'aisance, n'ayant, au point de vue de votre condition, rien à désirer... n'avez-vous pas aujourd'hui, uniquement par l'attrait... d'un amour coupable, oublié vos devoirs?... Que serait-ce donc, grand Dieu !... si délaissée de tous... incapable de travailler...

réduite à une affreuse détresse... vous...?

Et, s'interrompant en frissonnant, M. Lambert ajoute :

— Je vous dis, madame, qu'à la seule pensée... de ce que vous deviendriez face à face avec la misère, je suis épouvanté...

Francine, atterrée, baisse la tête avec accablement ; elle sent la vérité des horribles paroles de son mari. Celui-ci continue :

— Le premier des deux partis qu'il me reste à prendre, madame, est donc de tâcher, j'espère y parvenir, de trouver, non à Paris, lieu trop dangereux pour vous, mais en Touraine, à Beaugency, petite ville où je suis né, où j'ai conservé quelques relations, de trouver, dis-je, une honnête famille qui consente à vous prendre en pension... Vivant ainsi au milieu de personnes de mœurs simples et pures, dans une petite ville peu fréquentée, vous auriez, je le crois, là moins que partout ailleurs, l'occasion de faillir... Je dirais à ces personnes que j'ai toujours pour vous la plus tendre affection... mais que, malgré vos apparences de bonne santé, l'air de Paris et l'espèce de claustration que vous impose la nécessité de mon commerce, vous sont nuisibles, et que, malgré le regret que me cause notre séparation, je m'y résigne... parce qu'elle

est indispensable... Je mettrais chaque mois à votre disposition une somme suffisant à votre entretien... rien du moins ne vous manquerait.

— Que de bontés... mon Dieu!... — murmure Francine en sanglotant, — que d'indulgence!... que de miséricorde!...

— J'accomplis mon devoir... madame, et rien de plus.

— Et..., — ajoute Francine d'une voix craintive et désolée, — je ne... vous verrais... plus jamais?...

— Vous me verriez presque chaque dimanche, madame; le chemin de fer d'Orléans rend cette excursion facile, et...

— Quoi! vous consentiriez à me revoir?... — s'écrie Francine joignant les mains dans un élan d'espoir ineffable; — tout ne serait pas rompu entre nous?

— Je *dois* vous revoir pour deux raisons, madame... La première est qu'il paraîtrait inexplicable aux personnes chez lesquelles je vous placerais... que, malgré mon attachement pour vous, je vous laissasse dans une sorte d'abandon... Cette conduite de ma part pourrait éveiller quelques soupçons fâcheux à votre égard.

— Ah! monsieur... comment jamais reconnaître...?

— La seconde raison qui m'oblige à vous voir souvent, madame, m'est imposée par mon devoir... je *dois* veiller sur vous... m'efforcer, par mes conseils... par la voix de la raison, de vous ramener dans la voie du bien, et vous préserver, si je le puis, de nouvelles fautes; de vous réconcilier enfin avec vous-même, si toutefois mon influence sur vous peut obtenir ce résultat... Sinon... si vous trompiez ma dernière espérance... madame... j'aviserais autrement... Qu'aviserais-je alors?... Je l'ignore en ce moment... mais, je vous le répète, madame, j'ai envers vous... *charge d'âme*... Cette mission sacrée, je la remplirai... jusqu'à la fin.

Francine, devant tant de mansuétude, de droiture et de dévouement, devant cette conscience si profonde du DEVOIR, manifestée par son mari avec une si touchante simplicité, ne trouve pas une parole... Son cœur se déchire en songeant aux trésors d'affection qu'elle a sacrifiés... à qui?... A M. de Luxeuil!

FIN DU TOME CINQUIÈME.

67552

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google